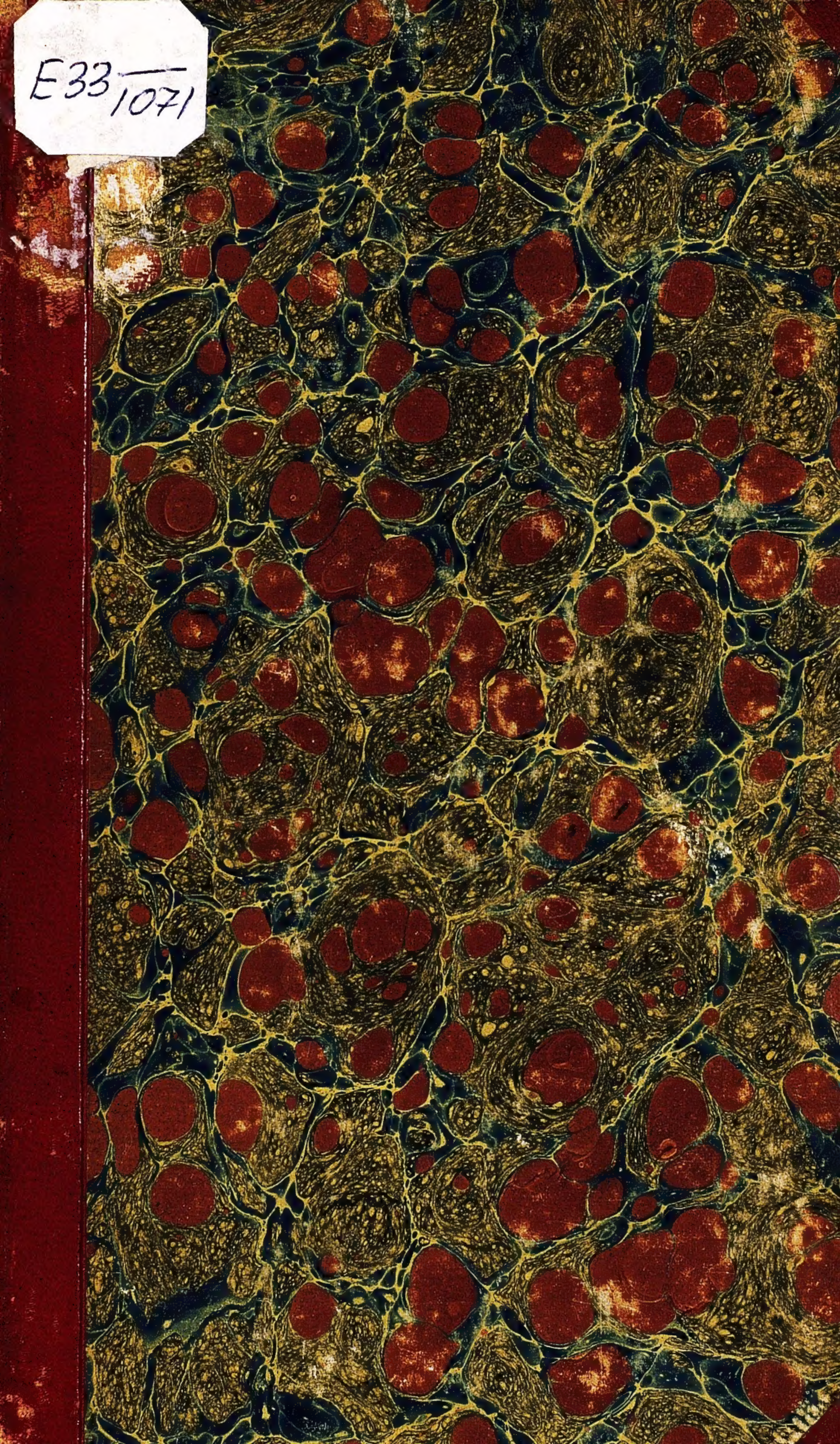

E33 / 1071



LES

NOUVELLES ACQUISITIONS DES RUSSES

DANS

L'ASIE ORIENTALE.

LE FLEUVE AMOÛR

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX
ET LES NOTES PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE
DE RUSSIE,

SUIVI DU JOURNAL DE L'EXPLORATION DU FLEUVE FAITE EN 1854 PAR M. PERMIKINE,
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE.

PAR V. A. MALTE-BRUN,
Membre des Sociétés géographiques
e Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne et de Russie.



PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, rue Hautefeuille.

1860

Voyage dans le Haouran et aux bords de la mer Morte ; par M. *Emman. G. Rey*, membre de la Société de Géographie. Un très-fort volume de texte, papier grand raisin, accompagné d'un atlas grand in-fol° de 28 planches lithographiées par *E. Cicéri*, d'après les photographies de M. *Rey*. 84 fr.

Le volume de texte contient le journal du voyage et les résultats scientifiques recueillis durant l'expédition.

L'atlas se compose de vues pittoresques, photographiées pendant le voyage et reproduites en lithographie par M. *Cicéri*, et de cartes, plans topographiques, morceaux d'architecture, d'épigraphie, et de quelques monuments phéniciens.

Madagascar, possession française depuis 1642, par M. *Barbié du Bocage*, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie. 1 vol. in-8°, accompagné d'une grande carte dressée par M. *V. A. Malte-Brun*.

Voyage dans l'Afrique centrale de 1853 a 1856 du docteur Vogel, par M. *Malte-Brun*, rédacteur en chef des *Annales des Voyages*, in-8° avec une carte itinéraire.

Historique des grandes cartes topographiques de la France, suivi d'un tableau comparatif des cartes topographiques publiées en Europe par les soins et sous les auspices des gouvernements, par M. *V. A. Malte-Brun*, membre correspondant des Sociétés géographiques de Londres, Berlin, Vienne et Russie, etc. Brochure in-8°.

Catalogue des mammifères et des oiseaux observés en Algérie, par M. *Loche*, capitaine au 45e de ligne, conservateur de l'exposition des produits de l'Algérie. In-8°.

Précis historique de la dynastie des Renou-Djellab, par M. *Cherbonneau*, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, broch. in-8°. 60 c.

Voyage dans la régence d'Alger, ou description du pays occupé par l'armée française en Afrique, contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la minéralogie, etc., suivies de détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts, les mœurs et coutumes des habitants, etc.; par M. *Rozet*, commandant au corps royal d'état-major, attaché à l'armée française comme ingénieur-géographe. 3 vol. in-8° avec un atlas. 33 fr.

Histoire complète des découvertes et voyages faits en Afrique depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis géographique sur ce continent et les îles qui l'environnent, de notions étendues sur l'état physique, moral et politique des divers peuples qui l'habitent, et d'un tableau de son histoire naturelle, par le docteur *Leyden Murray*, et augmentée des découvertes faites jusqu'à ce jour. 4 vol. in-8° avec un atlas in-4°. 30 fr.

Lettres sur l'Algérie, par *Xavier Marmier*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Le Désert et ses épisodes, par M. *Éd. de Manne*. In-8°.

Coup d'oeil rapide sur les informations obtenues depuis la fin du XVIIIe siècle au sujet de l'intérieur de l'Afrique septentrionale, comparées avec les découvertes faites jusqu'à ce jour dans la même région, suivi des réflexions sur le cours du Kouara, sur l'hydrographie, etc.; par M. l'abbé *Dinomé*, chanoine honoraire de Blois, membre de la Société de géographie. In-8°, avec une carte.

Voyage en Abyssinie, exécuté par une commission scientifique dont faisait partie M. *Théophile Lefebvre*, lieutenant de vaisseau :

Relation du voyage. 2 vol. in-8, papier grand raisin vélin, avec vignettes et une grande carte. 30 fr.

Itinéraire, Description et Dictionnaire géographique, observations de physique et météorologie, statistique, linguistique, ethnologie, archéologie. 1 vol. in 8, papier raisin vélin. 15 fr.

Album historique, ethnologique et archéologique, 59 planches in-f°, dont 33 tirées en couleur et retouchées au pinceau, et une grande carte. 140 fr.

Voyage a la côte orientale d'Afrique exécuté par le brick *le Ducouëdic*, sous le commandement de M. *Guillain*, capitaine de frégate. Publié par ordre du gouvernement. 3 vol. grand in-8°, et un atlas gr. in-f° lithographié, avec plusieurs grandes cartes gravées. 102 fr.

Les 3 volumes séparément. 30 fr.

Voyage dans l'Afrique occidentale, comprenant l'exploration du Sénégal, depuis Saint-Louis jusqu'à la Falamé, au delà de Bakel; des mines d'or de Kéniaba, dans le Bambouk ; des pays de Galam, Bondou et Wooli ; et dans la Gambie, depuis Baracounda jusqu'à l'Océan ; exécuté par une commission composée de MM. *Huard-Bessinières, Jamin, Raffenel, Peyre-Ferry* et *Hottin-Patterson ;* rédigé et mis en ordre par *Anne Raffenel*. 1 vol. in-8, papier grand raisin vélin et atlas in-4, figures coloriées. 20 fr.

Maroc (le) et ses tribus nomades. Excursions dans l'intérieur, chasses, détails de mœurs, superstitions, coutumes, etc., par *J. Drummond Hay*, trad. de l'anglais par Mme *Belloc*. 1 vol. in-8°. 7 fr.

Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, comprenant l'histoire des voyages entrepris ou exécutés jusqu'à ce jour pour pénétrer dans l'intérieur du Soudan ; l'analyse de divers itinéraires arabes pour déterminer la position de Tombouctou, etc., suivies d'un appendice contenant divers itinéraires traduits de l'arabe par MM. le baron Silvestre de Sacy et de la Porte; par M. *C. A. Walckenaër*, membre de l'Institut. In-8° accompagné d'une grande carte. 9 fr.

Voyage sur la côte orientale de la mer rouge, dans le pays d'Adel et le royaume de Choa; par *C. E. X Rochet d'Héricourt*, membre de la Société de géographie de Paris. 1 vol. in-8° grand raisin vélin orné de 12 planches lithographiées et d'une carte gravée. 16 fr.

Voyage (second) sur les deux rives de la mer rouge, dans le pays des Adels et le royaume de Choa ; par M. *Rochet d'Héricourt*. 1 vol. in-8° et atlas. 16 fr.

Egypte (l') et la Nubie, par MM. *Ed. de Cadalvène* et *J. Breuvery*. Ouvrage orné de cartes et de planches. 2 vol. in-8°. 20 fr.

Voyage dans les quatre principales iles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, avec l'histoire de la traversée du capitaine Baudin jusqu'au port Louis de l'île Maurice; par *J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent*. 3 vol. in-8° avec un atlas in-4° de 58 planches. 48 fr.

Voyage d'exploration a la colonie du cap de Bonne-Espérance, par MM. *T. Arbousset* et *F. Dumas*, missionnaires de la Société des missions évangéliques et publié par le comité de cette Société. 1 très-fort volume in-8° grand raisin accompagné d'une carte et de 11 dessins. 12 fr.

Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar, recueillis et rédigés par M. *Guillain*, capitaine de corvette. Paris, imprimerie impériale. 1 vol. in-8° avec carte. 9 fr.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, rue Racine, 26, près de l'Odéon.

LES NOUVELLES ACQUISITIONS DES RUSSES DANS L'ASIE ORIENTALE.

LE FLEUVE AMOÛR

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX
ET LES NOTES PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE
DE RUSSIE,

SUIVI DU JOURNAL DE L'EXPLORATION DU FLEUVE FAITE EN 1854 PAR M. PERMIKINE,
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE.

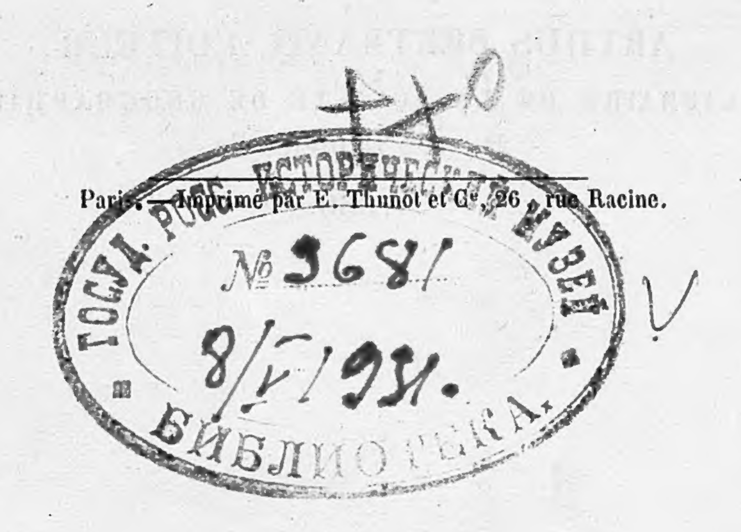
PAR V. A. MALTE-BRUN,
Membre des Sociétés géographiques
de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne et de Russie.

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
21, rue Hautefeuille.

1860

Extrait des Nouvelles Annales des Voyages.—Juin et août 1860.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.



LES
NOUVELLES ACQUISITIONS DES RUSSES
DANS
L'ASIE ORIENTALE.

LE FLEUVE AMOUR,

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX ET LES NOTES PUBLIÉES PAR LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE.

Depuis quelques années l'esprit d'investigation des grandes puissances maritimes, excité d'ailleurs par des considérations politiques et commerciales qui les poussent à chercher de nouveaux marchés pour servir de débouchés aux nombreux produits de leurs manufactures et de leurs usines, semble s'être singulièrement développé. Les Français, les Anglais, les Américains, les Russes se sont, comme d'un commun accord, partagé le monde pour cette nouvelle croisade civilisatrice et commerciale. Tandis que l'étendard étoilé de l'Union flotte vers l'extrême occident du continent américain sur les côtes du Pacifique, tandis que les Anglais franchissant les montagnes Rocheuses plantent le leur sur les bords dé-

solés du Frazer et de l'île Vancouver, les Français promènent leurs aigles dans les mers de la Chine et du Japon, et les Russes dépassant la barrière des monts Jablonoï, qui les séparait naguère de l'Asie orientale, descendent dans les plaines de la Mandchourie et sillonnent de leurs vapeurs le cours jusqu'alors inexploré du fleuve Amoûr.

L'Amoûr est un des plus grands fleuves de l'Asie orientale, son bassin, qui ne le cède qu'aux grands systèmes des Amazones, de la Plata, de l'Obi, du Saint-Laurent, du Mississippi et de l'Iénisseï, a une superficie évaluée par Teichmann (*Physique de la Terre*) à 38,000 milles carrés. Il naît dans le massif neigeux des monts Kentaï ou Kingan qui domine au sud le lac Baïkal, il se dirige à l'orient et, après de grands détours, il vient tomber dans la mer d'Okhotsk en ensablant le détroit appelé Manche de Tartarie que, d'après les relations de la Pérouse, on crut longtemps innavigable.

Les indigènes ne le connaissent pas sous le nom d'Amoûr; pour eux c'est le Saghalin-Oula, le *Fleuve Noir*, il emprunte en effet cette couleur à ses rives boisées de sapins et de sombres mélèzes. Stuckemberg, dans son *Hydrographie de l'empire de Russie*, retrouve dans ce mot *Amor* une formule de politesse fréquemment employée par ses riverains, les Toungouses; d'autres le croient une corruption du nom d'*Emour* qui est celui d'un affluent peu considérable de la rive droite; enfin on le fait aussi provenir du mot *Hamoûr* ou *Amoûr* qui, chez les Ghiliakes établis

vers l'émbouchure du fleuve, signifie *grande eau*; or, comme les Russes ont commencé par connaître le cours inférieur de l'Amoûr, ils ont pu, par la suite, étendre cette appellation à la partie supérieure du fleuve. Cette dernière étymologie nous paraît la plus satisfaisante, elle est d'ailleurs en accord parfait avec celle des noms que les grands fleuves du globe ont reçus de leurs riverains primitifs.

L'origine du fleuve Amoûr est l'Onone qui sort de l'extrémité nord-est des montagnes de l'Asie centrale (les monts Kentaï) et qui après avoir traversé les terres de la Mongolie, se réunit non loin du poste russe de Verkhné-Oulkhoune à la petite rivière Ingoda pour former la Schilka; celle-ci, à son tour, unit ses eaux à celles de l'Argoun (dont le cours supérieur est en dehors du territoire russe et porte le nom de Khéroulon ou Kéroulen, et prend dès lors la dénomination d'*Amoûr* jusqu'à son embouchure dans l'océan Pacifique. L'Onone et la Schilka ont ensemble une longueur d'à peu près 1,000 verstes, et le parcours de l'Amoûr depuis le confluent de la Schilka et de l'Argoun jusqu'a la mer est de 2,500 à 3,000 verstes (1) : la longueur totale du fleuve est donc d'environ 4,000 verstes (4,270 kilomètres). Remarquons cependant que les Chinois considèrent le Soungari méridional comme la véritable origine du fleuve; et que pour eux, l'Amoûr n'est depuis sa source jusqu'à son confluent

(1) La verste équivaut à 1,067 mètres.

avec cette rivière qu'un simple affluent. Ils donnent à l'Amoûr le nom de *Sakhalin-Oula* et au Soungari, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer, celui de *Kouen-Tong*.

En outre du Soungari, l'Amoûr reçoit plusieurs grands affluents qui égalent en étendue la Loire et le Rhin, tels sont l'Argoun, la Zeya ou Zéia et l'Oussouri.

Les territoires qui forment le bassin de l'Amoûr, limités au nord par la Sibérie et à l'ouest par ce grand désert que les Mongols appellent *Gobi* et les Chinois *Chamo*, au sud et au nord-est par les provinces septentrionales de la Chine propre et par la Corée, sont désignés sur nos cartes sous le nom général de Mandchourie, vaste contrée qui est encore en grande partie le domaine des tribus nomades.

Les aventuriers russes qui, au XVII^e siècle, poursuivaient à travers les steppes la découverte de la vaste région sibérienne, étaient arrivés au pied des montagnes au revers desquelles coulaient les nombreuses rivières affluentes de l'Amoûr, le lac Baïkal avait été reconnu, et après lui les riches pâturages de la Daourie; quelques cosaques plus entreprenants résolurent, avec l'agrément des czars, de s'y établir; ils fondèrent Nertschinsk en 1658, et bientôt les mines d'argent qu'on y exploitait attirèrent dans le pays de nouveaux colons, qui établirent avec Tobolsk et la capitale de l'empire des relations suivies. Les czars songèrent à régulariser la possession de leurs nouveaux domaines; c'est alors qu'in-

tervint avec la Chine le traité de Nertschinsk qui fixa les limites des deux empires russe et chinois, à partir du confluent de l'Argoun et de la Schilka, et leur assigna la ligne de faîte des monts Stavonoï jusqu'au cap Dugandja : la Daourie devint ainsi une province russe. Quant aux territoires voisins parcourus par quelques pauvres tribus nomades, on les connaissait peu ou point, leurs noms défigurés par la transcription en une langue étrangère étaient à peine arrivés jusqu'à nous; les explorations scientifiques et géographiques n'étaient pas encore en faveur à Saint-Pétersbourg, les préoccupations politiques attiraient d'ailleurs vers l'Occident l'attention du gouvernement; les nouvelles provinces asiatiques furent donc d'abord négligées. Cet état de chose dura jusque dans ces dernières années. Alors les grands voyages de M. de Castren dans le nord de la Sibérie, et de M. de Middendorf dans la Sibérie orientale et dans la Mandchourie, révélèrent au monde savant la riche mine que la géographie et l'ethnologie pouvaient exploiter dans ces régions si mal étudiées; les explorations sibériennes fixèrent l'attention du gouvernement éclairé de Saint-Pétersbourg. La Société impériale géographique russe seconda le gouvernement lui-même dans des entreprises qui devaient révéler à la couronne de nouveaux domaines, et à la science de nouvelles richesses.

En 1845, dans le cours de ses investigations au sud de la grande chaîne des Jablonoï, il arriva à M. de Middendorf de rencontrer des pierres et des

inscriptions chinoises terminales au milieu même des plaines qui séparaient les montagnes du grand fleuve Amoûr. La limite des possessions russes n'était donc pas, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'alors, la ligne de faîte des monts Jablonoï; mais elle devait être reportée beaucoup plus au sud, dans l'intérieur même du bassin de l'Amoûr.

La Russie se trouvait posséder ainsi à son insu un territoire d'une vaste étendue. A première vue, cette acquisition ne semblait pas devoir être de grande valeur, elle ajoutait à l'immense empire des czars quelques forêts, des terres incultes, des steppes parcourues de loin en loin par des nomades. Cette frontière commençait au confluent de l'Argoun et de la Schilka, suivait à peu de distance la rivière d'Ur, affluent de la Zeïa, passait un peu au nord de la Njumân, affluent de la Bureïa, évitait l'Omegoun et allait aboutir au fond de la baie de Tugursk.

Cependant la facilité que donnait la vapeur aux petits bâtiments de pénétrer dans toutes les sinuosités des rivages et d'explorer telle partie des côtes dont les navires a voile n'auraient pu s'approcher sans danger, avait permis à la marine russe de mieux reconnaître les côtes sibériennes de l'océan Pacifique; la Manche de Tartarie et l'embouchure de l'Amoûr avaient été explorées et on les reconnaissait, pour la première fois, praticables à certains navires. Ce fut même à cette circonstance que la flottille russe de l'océan Pacifique dut son salut pendant la guerre d'Orient. Comprenant toute l'impor-

tance que pouvait présenter à l'avenir commercial de la Sibérie la possession d'un grand fleuve qui allait mettre ses grandes villes et ses établissements de la région Baïkalienne, à quelques journées de navigation seulement de l'océan Pacifique, du Japon et de la Californie, le gouvernement russe eut l'heureuse et sage idée de faire reconnaître le cours du fleuve Amoûr et d'établir à son embouchure une ville qui servît de tête de ligne et d'opération à la nouvelle voie commerciale; c'est ainsi que dès 1850, Nikolaïefsk était fondé et acquerrait en peu d'années une certaine importance. Profitant des embarras que les révoltes intérieures, sans cesse renaissantes, suscitaient à la cour de Pékin, le gouvernement russe avait obtenu de quelques tribus riveraines de l'Amoûr la cession de leur territoire; des postes furent établis le long du fleuve de Nikolaïefsk à Oust-Strelka au confluent de l'Argoun et de la Schilka. Quelque temps après, la Russie eut l'habileté de faire confirmer par le souverain du Céleste Empire cette extension de territoire, et, le 28 mai (9 juin) 1858, intervint à Aïgoun entre les plénipotentiaires russes et chinois un traité par lequel toute la partie de la Mandchourie, située au nord de l'Amoûr, était cédée à la Russie avec une bande de territoire sur la rive droite du fleuve comprise entre le lac Kisi et la baie de Castries, l'île de Sakhalien, dont la Russie possédait déjà une partie, paraît même avoir été implicitement comprise dans ce traité de cession.

Il est juste de dire que la Russie ne négligeait pas ses nouvelles acquisitions. En vue de son prochain établissement elle avait, ainsi que nous l'avons dit, fait explorer le bassin du fleuve Amoûr par des missions scientifiques parmi lesquelles nous devons citer celle de M. Maximovitch, en 1854-1855; de M. Schrenck, en 1854-1856 ; de MM. Maak et Permikine, en 1854-1858. Ces missions exploratrices lui valurent une meilleure connaissance du fleuve et des pays riverains, et les nombreuses déterminations que l'on obtint permirent d'avoir enfin une bonne carte de l'Amoûr. Vers la même époque la Société impériale géographique russe, qui rend depuis longtemps des services signalés à la science, confiait à son expédition de la Sibérie orientale le soin d'ajouter de nouveaux documents à ceux que l'on possédait déjà sur cette région, et aujourd'hui on peut baser sur des données et des observations certaines la géographie du bassin de l'Amoûr. Mais l'établissement des Russes sur l'Amoûr n'aura pas eu seulement cette portée scientifique, d'autres considérations aussi sérieuses s'y rattachent, et voici comment les déduisait tout récemment notre savant confrère, M. Vivien de Saint-Martin, dans un des organes les plus répandus de la presse parisienne (1).

« La première des considérations qui se présente est l'activité commerciale que les nouveaux établissements russes ont déjà provoquée. Nikolaïefsk, fon-

(1) Le journal *la Presse*.

dée, comme nous l'avons dit, près de l'embouchure du fleuve, a pris rapidement une importance considérable, quoique, dans un avenir très-prochain, le grand entrepôt du commerce de l'Amoûr doive être probablement, s'il ne l'est déjà, transporté à cinquante lieues plus au midi, sur un magnifique bassin de la mer du Japon, que La Pérouse, qui le découvrit en 1787, nomma baie de Castries; les cartes russes de 1857 nous y montrent déjà un fort Alexandrowsk. Une grande courbure de l'Amoûr s'approche ici à la distance de seize verstes (quatre de nos lieues) du fond de la baie, et permet d'établir une facile communication entre le fleuve et la côte. Dès 1856, un pyroscaphe américain faisait un service régulier sur l'Amoûr entre Nikolaïefsk et la Daourie russe; en 1857, on n'a pas compté moins de vingt-neuf bateaux à vapeur, tant russes qu'américains, qui ont remonté ou descendu le fleuve. Tout le commerce extérieur de la Sibérie va prendre cette voie, qui fera nécessairement abandonner les ports du Kamtchatka, où la navigation est entravée par un climat arctique, et dont les communications avec Irkoutsk, centre général du commerce sibérien, sont infiniment plus longues et plus pénibles que par la voie nouvelle. Le commerce très-important qui se fait entre la Chine et la Russie, et qui a le thé pour objet principal, sera lui-même grandement facilité. L'entrepôt unique de ce commerce est, comme on sait, le poste chinois de Maïmatchïn, sur la frontière russo-chinoise, à 400 verstes d'Irkoutsk et a

1,500 verstes de Péking. Les marchands chinois qui font ce trajet ont à traverser les sables arides du désert de Gobi, et ce trajet seul, par sa longueur et ses difficultés, a déjà doublé le prix du thé depuis Péking. Maintenant, on pourra faire ce commerce par les rivières navigables de Péking à l'Amoûr, et réaliser ainsi une très-grande économie sur cette partie des frais de transport.

Ceci ne touche guère que la Russie ; mais la nouvelle voie de communication ouverte entre les côtes orientales et l'intérieur de l'Asie intéresse le commerce du monde. Un autre fait digne de la plus sérieuse attention se rattache à celui-ci : c'est la colonisation qui déjà se porte sur une large échelle de la Sibérie vers la nouvelle province russe. On peut affirmer que, d'ici à peu d'années, les territoires que l'Amoûr arrose seront couverts d'une active et nombreuse population. Bien que, par une loi générale des climats du globe, les parties orientales des continents subissent, à latitude égale, une température beaucoup plus rigoureuse que les contrées de l'ouest, et que le bassin de l'Amoûr éprouve ainsi aujourd'hui pendant plusieurs mois de l'année, sous la latitude des plus belles parties de la France, des froids sibériens de 25 à 30 degrés, il n'est pas douteux que la culture et le déboisement modifieront beaucoup cette température hyperboréenne. On verra se reproduire ici le même fait climatologique que dans les anciens États de l'Union américaine. Un avenir inespéré de civilisation et d'importance politique

s'ouvre ainsi pour un pays qui semblait condamné par la nature même à rester à tout jamais le domaine de la barbarie. »

Telle est l'importance que présente pour l'avenir la nouvelle voie ouverte au commerce par la Russie. Pour compléter le rapide exposé que nous venons de donner, nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos lecteurs le Journal de M. Permikine, que nous empruntons aux *Extraits des publications de la Société Impériale géographique de Russie* (1). M. Permikine faisait partie de l'expédition dirigée en 1854 par le gouverneur général de la Sibérie orientale, dans le but d'explorer le cours de l'Amoûr; son Journal commence au 17 mai. A cette date, la flottille d'expédition, rassemblée préalablement dans les eaux de la Schilka, avait atteint le poste d'Oust-Strelka situé au confluent même de cette rivière et de l'Argoun. La Schilka, dans la partie inférieure de son

(1) Depuis sa fondation, la *Société impériale géographique de Russie* s'est signalée par des publications nombreuses qui ont jeté un jour nouveau sur la géographie de la Haute Asie. Elle ne s'est pas contentée de la publication de ses intéressants mémoires, mais grâce à sa solide organisation, *et à l'appui de son gouvernement*, elle a pu envoyer des explorateurs instruits dans des contrées sur lesquelles le silence des cartes d'Asie appelait plus particulièrement l'attention des géographes. Aujourd'hui même elle prépare, avec toute l'autorité scientifique dont elle dispose, un dictionnaire général géographique et une carte détaillée de l'empire, destinés à être mis entre les mains du public; c'est un exemple que nous voudrions voir suivi en France, et ce ne sont ni le zèle des membres de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, ni les éléments scientifiques qui ont fait défaut jusqu'à présent à la réalisation d'un projet aussi national.

cours, reçoit entre autres, le tribut de quatre affluents remarquables, le Kara, la Tschernaia, la petite Gorbitza et la Jeltoukha; le premier de ces cours d'eau est connu pour la richesse des terrains aurifères qu'on exploite sur ses bords. A partir de l'usine de la Schilka et presque jusqu'à la hauteur de la petite Gorbitza, les roches qui dominent dans la composition géologique des deux rives, sont des calcaires d'une teinte grise entre lesquels se trouvent d'épaisses couches de marbre blanc; au calcaire, succèdent du granit et du porphyre siénitiques, le premier renfermant des cristaux de feldspath qui se présentent sous la forme de parallélipipèdes rectangulaires de 2 à 3 centimètres de hauteur; dans quelques endroits, la syénite se transforme en diabase et les deux roches continuent de se montrer sur une étendue de 70 verstes; vient ensuite le quarzite qui est de nouveau remplacé par des granits d'abord, puis par le micaschite; plus loin apparaissent successivement : le schiste chloritique, la serpentine, le talc, le stéachiste et enfin le schiste argileux. Ce dernier forme sur la rive droite de la Schilka d'énomes rochers qui font saillie vers la rivière et qui sont coupés de veines de quartz de nuances diverses. Les roches de la rive gauche, comme celles des ruisseaux qui débouchent de ce côté, attestent la présence des métaux précieux.

18 mai. — L'Expédition quitta le poste d'Oust-Strelka à deux heures après midi. La jonction des eaux de l'Argoun et de la Schilka constitue, à pro-

prement parler, l'origine de l'Amoûr, de ce point, le fleuve coule entre deux chaînes de montagnes distinctes, faisant suite à celles qui longent, d'un côté — la rive gauche de la Schilka, de l'autre — la rive droite de l'Argoun. Au-dessus du confluent, ces montagnes étaient, en grande partie, couvertes de bois où dominait le mélèze; mais à mesure qu'on descend le cours de la rivière, cette espèce est devenue plus rare et a fait place au pin, à côté duquel se montre de temps à autre un bouleau. A 50 verstes environ du poste d'Oust-Strelka, l'Expédition prit terre sur la rive gauche de l'Amoûr, un peu au-dessus de l'embouchure de la grande Gorbitza ou Amazara; sur toute cette étendue, les eaux du fleuve sont assez profondes pour porter des bateaux à vapeur et de grandes barques.

Sur plusieurs points, le voyageur put recueillir des échantillons des roches; à 20 verstes de son point de départ, il rencontra un schiste argileux d'une teinte noire, n'offrant pas de stratification apparente, qui passe à la lydite et renferme des veines de quartz; à 40 verstes — le même schiste, mais micacé et d'une teinte gris foncé, présentant un clivage inégal et renfermant aussi des veines de quartz; à 50 verstes, il trouva partout un schiste argileux noir, compacte, passant également à la lydite.

19 mai. — On vit, sur la rive gauche du fleuve, seize Orotchones tributaires de la Russie; plus loin, deux Toungouses d'une autre peuplade qui paye l'impôt aux Chinois; l'un d'eux s'exprimait facilement en russe, il parla avec enthousiasme du

grand nombre de maisons et d'habitants que renferme la ville mandchoue de Sakhalin-Oula-Khoton. La flottille d'expédition franchit, dans cette journée, un espace de 130 verstes ; les montagnes qui bordent les rives de l'Amoûr s'abaissent de plus en plus et sont couvertes de bois (mélèze, pin et bouleau); dans les endroits où elles s'écartent du cours de la rivière, les bords de celle-ci sont garnis de bouquets de saule et de brunelle (mahaleb). Depuis Oust-Strelka, le pays, aussi loin que la vue peut s'étendre sur les deux rives, ne parait pas habitable pour l'homme. A une distance de 80 verstes, les roches de la rive gauche sont formées de micaschiste d'un gris foncé et chatoyant, dont les masses sont traversées de veines de quartz ; à 100 verstes, on retrouve le schiste argileux compact, noir, passant à la lydite et toujours veiné de quartz, à 130 et 150 verstes, le même schiste noir ; à 180 verstes, il ne se montre plus que par couches inégales et colorées par de l'oxyde de fer.

20 mai. — Après une navigation de 57 verstes, la flottille s'arrêta à la hauteur de l'emplacement sur lequel était située l'ancienne ville d'Albazin ou Yaksa. Un peu plus haut, le fleuve recoit (sur la rive droite) les eaux de l'Émouri ou Albazich, et à l'embouchure de cet affluent existe une île, sur laquelle on aperçoit encore les vestiges d'une batterie élevée par les Chinois-Mandchoux à l'époque du siége d'Albazin ; la ville était bâtie sur la rive opposée, les restes des remparts qui la protégeaient sur trois de ses faces, sont encore visibles malgré les cent

soixante-cinq années qui ont passé sur ces ruines, le quatrième côté s'appuyait à une pente abrupte qui en défendait l'approche, et au devant de laquelle un fossé avait été creusé ; la partie méridionale du rempart, parallèle au cours de l'Amoûr, mesurait 180 pas, et celle qui regardait l'Orient — environ 200. A une très-petite distance au-dessus de la ville, se trouvait le monastère du Sauveur, fondé par Hermogène en 1671. Sur une étendue de 20 verstes en amont, le sol est principalement formé de grès portant les empreintes marquées de diverses plantes.

21 mai. — Depuis Albazin, les montagnes environnantes tantôt se rapprochent du fleuve et tantôt s'en éloignent pour aller se perdre à l'horizon ; la végétation qui couvre leurs pentes commence à se modifier : le mélèze est remplacé par le chêne et le bouleau noir, au pied de la chaîne montagneuse croissent l'orme et le coudrier auxquels se mêlent le saule, le frêne et l'églantier. Quelques iourtes de Toungouses-Manègres étaient disséminées sur le bord de la rivière; ces habitations facilement transportables, sont faites d'écorces d'arbre et rappellent celles des Iakoutes par leur forme conique; les indigènes ont considéré les embarcations russes avec la plus complète indifférence et sans discontinuer leurs occupations. On s'avança de 144 verstes dans le cours de cette journée ; sur tout cet espace, le sol des rives est formé d'un même grès carbonifère.

22 mai. — La nécessité de faire du bois pour le

bateau à vapeur, retint la flottille à son mouillage de la veille, à la hauteur de la vallée de la Buringa qui s'étend sur la rive gauche du fleuve. L'examen des collines qui enferment cette vallée démontre qu'elles sont principalement composées de grès et de conglomérats, au milieu desquels on rencontre la pierre lydienne, des fragments de quartz et de cornéenne, renfermés dans un ciment chloritique. Sur le versant méridional des montagnes, se montrent le chêne en menu bois, le bouleau noir et l'églantier; sur le versant opposé — le bouleau blanc et le tremble; sur les sommets — le pin et le mélèze. La couche supérieure du terrain de la vallée est d'une riche terre noire, elle est couverte d'une herbe épaisse qui ferait d'excellent foin. En général, ces lieux sont propres à être habités, et c'est là sans aucun doute que devait se trouver le village d'Andruchkine, qui relevait du commandant d'Albazin et fut brûlé par les Russes, lors de la dernière attaque des Chinois-Mandchoux, en 1697.

23 mai. — La flottille d'expédition s'est remise en marche de grand matin. On commence à voir de petites îles couvertes de peupliers, de frênes et de saules. Le soir, on a pris terre sur la rive gauche du fleuve, près d'une vallée découverte qui est comprise entre les deux rivières Toro et Angan; sur les bords de la première campent des Manègres, dont on aperçoit les iourtes. Des deux côtés du fleuve Amoûr, s'étendent des vallons bornés par des collines en amphithéâtre, et qui sont dans des condi-

tions toutes favorables à l'agriculture. La végétation ne s'est pas modifiée; on retrouve vers le haut des montagnes — le pin et le mélèze; sur les pentes — le chêne et le bouleau noir; dans les fonds — le tremble, quelques arbustes variés et des fleurs, parmi lesquelles se font remarquer une grande espèce de myosotis et de la pivoine ou péone à fleurs blanches, qui rappelle la Daourie. Les roches du rivage sont de granit, mélangé de feldspath et d'un quartz noirâtre, sans aucune trace de mica. 110 verstes furent franchies dans cette journée.

24 mai. — L'Expédition laissa derrière elle l'embouchure de l'Onone près duquel on vit quelques iourtes de Manègres. Les montagnes qui bordent la rive sont encore de granit, présentant, par places, un mélange de feldspath coloré par de l'oxyde de fer. Vers midi, les embarcations se trouvaient à la hauteur des monts Tsagayan, qui s'avancent dans l'intérieur de la courbe décrite par le cours du fleuve en cet endroit et forment, sur une longueur de trois verstes, un escarpement de grès et de sable, offrant une grande similitude avec la rive droite du Volga au-dessous de Nijni-Novogorod. Au pied de cette montagne, on aperçoit des couches de conglomérats qui renferment des agates. Les indigènes prétendent avoir vu de la fumée se dégager de sa cime et affirment qu'elle est le séjour d'un mauvais esprit. La flottille franchit dans la journée un espace de 106 verstes et s'amarra, pour la nuit, entre la Jagdkha et le Bulkan, petits affluents de la rive

gauche. Les bords de l'Amoûr ont pris un autre aspect; des deux côtés se déroulent, le long du fleuve, des vallées qui vont s'élargissant par degrés, et les montagnes ne se montrent plus que dans le lointain; des prairies, couvertes d'une végétation vigoureuse, offrent d'excellents pâturages et un sol très-favorable à l'agriculture. Les roches que l'on rencontre se réduisent à une argile durcie et au schiste argileux. Le fleuve est toujours aussi large, mais le nombre des îles dont il est semé, s'accroît considérablement.

25 mai. — Dès trois heures du matin, les embarcations quittèrent leur mouillage. Le cours de l'Amoûr se divise maintenant en plusieurs bras qui se détournent pour couler vers le sud-ouest; sur les deux rives, s'étendent de larges vallées légèrement accidentées; le sol des îles est bas et uni; en espèces ligneuses, le peuplier, le frêne, le poirier sauvage (Pyrus spectabilis), l'orme, sont mêlés à des bouquets de brunelle, de saule et d'églantier; sur les collines croissent le chêne et le bouleau noir, le pin et le mélèze deviennent rares; les prairies sont couvertes d'une herbe épaisse qui pourrait suffire à la nourriture de nombreux bestiaux. Mais la vie ne se manifeste que par cette prodigalité du règne végétal; l'homme n'est pas là pour jouir de ces dons de la nature, et ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques sauvages Manègres viennent seuls troubler le silence de ces solitudes. Il est à remarquer qu'à cette distance du poste d'Oust-Strelka, le chêne se

rencontre partout, tandis qu'au début du voyage il ne se montrait que sur les pentes méridionales des montagnes; quant aux roches, ce sont les mêmes que celles reconnues les jours précédents.

La flottille dépassa l'embouchure de la Kamara (Khamara ou Khoumar-Bira), affluent de la rive droite. Sur la langue de terre, qui s'avance entre les deux rivières, existe un corps-de-garde consistant en deux iourtes d'écorces d'arbres; à ce point se rattache un souvenir pour les Russes. Vers 1651, le fameux Khabaroff y avait construit un poste fortifié qui renfermait une église consacrée au Sauveur du Monde; détruit plusieurs fois par les habitants des contrées voisines, ce poste avait toujours été rétabli par les cosaques qui cependant finirent par l'abandonner définitivement, bien avant la chute d'Albazin, à cause de l'impossibilité pour un petit nombre d'hommes, de s'y maintenir contre les attaques incessantes des Chinois-Mandchoux. Au dire de l'un des guides de l'expédition, le parcours de la Kamara est de plus de 300 verstes. A 76 verstes en aval de l'embouchure de cette rivière, on vit, sur la rive gauche de l'Amoûr, un autre corps de garde composé de trois chaumières en bois, recouvertes de joncs, au-devant desquelles était disposé une sorte d'oratoire; l'inspection des ustensiles et des divers objets trouvés sur les lieux, a démontré que les habitants avaient dû s'en éloigner tout récemment. M. Sytchevsky, sinologue attaché à l'expédition, a été d'avis que le petit oratoire n'était

autre chose qu'un autel élevé en l'honneur du dieu de la guerre (Guanlo). Sur toute la longueur des 112 verstes parcourues dans cette journée, le fleuve coule entre des bords unis, et dans le lointain seulement on aperçoit quelques collines parsemées de bouquets de bois. A huit heures du soir, les embarcations ont atterri pour la nuit, à une distance de 709 verstes du poste d'Oust-Strelka.

26 mai. — Après avoir franchi 54 verstes depuis le matin, il fallut s'arrêter et faire du bois pour le bateau à vapeur. Les collines qui bordent le fleuve en cet endroit, sont formées d'un schiste talqueux à base de silice, d'un gris verdâtre et ayant l'éclat métallique; deux verstes plus haut, on rencontre du feldspath coloré par l'oxyde de fer et renfermant des concrétions de mica verdâtre et de quartz. Ces hauteurs sont couvertes de chêne en menu bois et de coudrier; le pin et le mélèze ont complétement disparu. Sur la rive gauche est une large vallée qui va se perdre au loin derrière quelques accidents du terrain; toute cette contrée, si elle était peuplée, serait très-propre à la culture. A 35 verstes du lieu de la dernière halte, il existe, sur la rive droite de l'Amoûr, une petite habitation dont les propriétaires étaient absents au moment du passage de la flottille d'expédition.

27 mai. — L'ordre de démarrer fut donné dès trois heures du matin. A une distance de 40 verstes en aval, on vit, sur la rive droite, une caserne également veuve de ses habitants; tout indique que ceux-

ci venaient de s'enfuir dans les bois ; on a trouvé dans l'intérieur du bâtiment des ustensiles de ménage, du millet, des galettes, etc. A vingt et quelques verstes plus loin sur la même rive, on rencontra un village composé de vingt-trois maisons, qui porte le nom d'Amba-Sakhalian. Les embarcations ayant atterri sur la rive opposée, plusieurs membres de l'Expédition traversèrent le fleuve pour aller visiter le village mandchoux ; ils y furent reçus par quelques vieillards infirmes et par trois jeunes gens, les seuls êtres vivants qui fussent demeurés sur les lieux ; le reste de la population s'étant réfugié dans la ville voisine aussitôt que la flottille russe avait été signalée. Les habitations des Mandchoux sont disposées sans ordre, le long de la rivière, et séparées entre elles par des espaces assez considérables; elles présentent un aspect assez varié, et aux abords de chacune se trouvent des groupes d'arbres composés d'orme, de bouleau, d'érable, de peuplier, d'acacia et de l'incomparable poirier sauvage (Pyrus spectabilis). Chaque maison est entourée d'une haie ou d'une palissade, et possède un petit potager où sont cultivées diverses espèces de millet et de maïs ainsi que le radis, l'oignon, l'ail, le poivre, la fève, deux variétés particulières de choux, etc. Les Mandchoux labourent la terre de leurs champs et même de leurs potagers, à l'aide de bœufs, dont il n'y a du reste qu'un petit nombre dans la localité; ils élèvent une grande quantité porcs et de poules ; les premiers diffèrent essentiellement des espèces d'Eu-

rope. Le village d'Amba-Sakhalian est bâti sur une plage unie dont le sol est un mélange de sable et de limon ; aux alentours, s'étendent de vastes prairies entrecoupées de quelques collines ; en cet endroit du parcours de l'Amoûr, les montagnes s'éloignent sur l'une et sur l'autre rive ; en fait de bois, le chêne se montre seul à de rares intervalles et en arbrisseau ; partout croît une herbe épaisse et le terrain est très-propre à la culture. Les jeunes Mandchoux qu'on a rencontrés dans le village sont venus visiter le campement de l'Expédition sur l'autre bord ; ils ont reçu quelques présents.

28 mai. — La flottille quitta son mouillage à quatre heures du matin, et bientôt on vit se dérouler à perte de vue, sur la rive gauche, l'immense vallée de la Zéia. L'embouchure par laquelle cette rivière vient mêler ses eaux à celles de l'Amoûr, présente un aspect gigantesque et indescriptible ; il est extraordinaire qu'elle ne soit obstruée par aucun delta, car il semblerait que, coulant sur un fond de sable, la Zéia dût finir par amasser des alluvions considérables, et cependant les îles ne recommencent à se montrer que sur le cours du fleuve, bien au-dessous de l'embouchure de son affluent. En cet endroit, l'Amoûr prend un accroissement sensible, dû à l'abondance des eaux dont il reçoit le tribut.

Les Russes, à l'époque où ils vinrent les premiers occuper les bords du fleuve, avaient fort bien su, après en avoir exploré le cours, choisir les points destinés à devenir pour eux des centres d'opérations,

tant au point de vue de leurs relations futures avec les Mandchoux et les peuplades Toungousses qu'à celui des richesses qu'on pouvait attendre des forces productives de la nature. Ces points, au nombre de quatre, se trouvaient sans contredit dans les situations les plus avantageuses, sur l'immense étendue baignée par les eaux de l'Amoûr; c'étaient : l'emplacement de la ville d'Albazin, la vallée et principalement l'embouchure de la Kamara, la grande vallée de la Zéia et, comme on le verra plus tard, le cours de l'Amgoun. La position d'Albazin, outre qu'elle assurait les relations avec les Mandchoux et les *inorodsis* des deux rives, était le point d'appui le plus rapproché des localités fortifiées de la Daourie, qui pouvaient lui porter secours dans les cas urgents, comme à son tour Albazin devait le faire pour les établissements plus éloignés; la contrée, comme on le sait déjà, était généralement propre à l'agriculture. Le poste de la Kamara se trouvait sur le chemin qui conduisait au pays des Daouriens et des Solones, arrosé par la rivière Nonni-Oula (Naoun); ce point, indépendamment de ce qu'il avait été indiqué aux indigènes comme le lieu où ils devaient apporter le tribut des fourrures, était encore un marché sur lequel s'effectuait un commerce d'échange considérable qui engendra plus tard celui des caravanes allant à Pékin. Enfin la vallée de la Zéia l'emportait, à tous égards, sur les autres points du cours de l'Amoûr ou de ses grands affluents.

Les sources de la Zéia avaient été découvertes par

les Russes qui avaient franchi la chaîne des Khing-Ghan au delà de la rivière Toughir; les Toungousses formaient alors une population nombreuse répandue dans la vallée, et ce fut là ce qui engendra les premiers différents entre les cosaques et les Chinois-Mandchoux; les uns et les autres exigèrent des indigènes l'impôt des fourrures, mais les premiers savaient toujours devancer les percepteurs mandchoux; cette circonstance jointe au préjudice dont souffrait le commerce d'échange qui se faisait précédemment dans ces parages, décida les Mandchoux à transférer de force les habitants sur les bords du Nonni-Oula et dans d'autres parties de la Mandchourie. Par suite de cette émigration, les Russes occupèrent tout le cours de la Zéia, depuis son origine jusqu'à son embouchure sur le fleuve Amoûr; et sur cette étendue qui est d'environ 1,000 verstes, ils choisirent les endroits les plus favorables à la colonisation et y bâtirent les quatre villages fortifiés de Verkhné-Zéisk, Sélembinsk, Hiluïsk et Dolonsk. La vallée de la Zéia a été décrite en détail par le *fils de boyard* Milovanoff, qu'y avait envoyé, en 1681, le Vayvode de Nertchinsk, Voiékoff. Le rapport de Milovanoff mentionne, entre autres faits, l'existence d'une mine de fer qui se trouverait dans les montagnes *Blanches*, entre l'embouchure de la Zéia et le cours de la Sélimba, l'un des affluents de cette rivière. Il est supposable que ces montagnes Blanches doivent leur appellation à présence des roches calcaires dont elles sont formées en grande partie, et

si ces roches sont attenantes à du schiste argileux, comme dans les exploitations de Nertchinsk, on peut espérer trouver aussi sur la Zéia des mines de plomb argentifère.

A 30 verstes en aval de l'embouchure de la Zéia, est bâtie, sur la rive droite de l'Amoûr, la ville de Sakhalin-Oula-Khoton. Les bords du fleuve, au-dessus de la ville, sont parsemés de petits hameaux composés seulement de quelques maisons; parmi eux se trouvent cependant un village qui s'étend sur une longueur de 5 verstes; les maisons, assez espacées entre elles, en sont disposées sur une seule ligne et construites dans le goût de celle du village d'Amba-Sakhalian; on voit, aux alentours des habitations, beaucoup de terres cultivées. Sur toute cette étendue, les rives de l'Amoûr sont basses et d'un terrain limoneux, mélangé de sable, dans lequel se rencontrent quelques cornalines et des agates.

« Arrivés devant Sakhalin-Oula-Khoton à dix heures du matin, dit M. Permikine dans sa relation, nous trouvâmes, amarrées au port, trente-cinq barques chinoises de grande dimension; notre bateau à vapeur, après les avoir dépassées, aborda près de la ville tandis que les autres embarcations se rangeaient le long de la rive opposée. Étant descendu à terre avec plusieurs autres membres de l'Expédition qui avaient également le désir de voir la ville mandchoue, nous fûmes reçus au débarcadère par l'*Amban* ou gouverneur, escorté de trois autres fonc-

tionnaires qui, après les salutations et les politesses d'usage, nous invitèrent à nous approcher d'une tente vis-à-vis de laquelle étaient disposés deux bancs recouverts de tapis. Sur le rivage étaient rassemblées toutes les forces militaires de la localité, au nombre d'environ 1,000 hommes, armés la plupart de piques, quelques-uns seulement portant des sabres ou des fusils de petit calibre; derrière les troupes nous aperçûmes une dizaine de canons montés sur des affûts à roues d'un travail grossier, et près de chaque pièce, un homme tenant à la main une mèche ou peut-être une simple baguette, ce dont la foule qui nous masquait ne nous permit pas de nous assurer. Quoi qu'il en soit, à voir l'armement de ces soldats, on peut affirmer hardiment que les Mandchoux n'ont pas fait le moindre progrès sous ce rapport, depuis l'époque à laquelle nos cosaques les rencontrèrent pour la première fois sur le cours du fleuve Amoûr. A la demande que nous lui fîmes de visiter la ville, l'*Amban* répondit qu'il lui était impossible, sans une autorisation supérieure, d'accéder à notre désir et qu'il ne saurait prendre sur lui de satisfaire notre curiosité sans s'exposer à toute la sévérité des lois. En présence d'un refus aussi formel, nous ne crûmes pas devoir insister, et cette circonstance ayant mis fin à la courte audience du fonctionnaire mandchoux, nous quittâmes l'unique ville qui existe encore sur le cours entier de l'Amoûr pour regagner le bateau à vapeur. »

Au bas de la ville de Sakhalin-Oula-Khoton, se trouve une île d'environ une verste de long sur une demi-verste de large, où l'on voit les ruines d'un rempart en terre. Il ressort des rapports fournis par les cosaques qui ont vécu plus ou moins longtemps sur les bords du fleuve, qu'à l'époque de leurs différends avec les Chinois-Mandchoux, ceux-ci avaient élevé sur cet îlot un petit poste retranché dans l'intention de mettre obstacle au passage des barques russes; mais les embarcations attendant toujours la nuit pour côtoyer l'île ennemie, on reconnut bientôt l'inutilité du poste qui fut sans doute abandonné.

Parmi les villages répandus sur les deux rives du fleuve, jusqu'à une distance de 30 verstes au-dessous de la ville mandchoue, il en est un plus considérable que les autres, situé sur la rive gauche et qui, dit-on, constitue en quelque sorte un faubourg de Sakhalin-Oula-Khoton; on le nomme Aïgoun; jadis il aurait eu une importance égale à celle qu'a la ville aujourd'hui. Il paraîtrait que, redoutant les excursions des cosaques volontaires, les habitants d'Aïgoun, comme tous ceux de la rive gauche de l'Amoûr, auraient émigré peu à peu dans l'intérieur de la Mandchourie et que ce village se serait ainsi dépeuplé. Après la conclusion du traité de Nertchinsk, la ville de Sakhalin-Oula-Khoton fut bâtie, par ordre de l'empereur Khan-Si, sur l'autre rive du fleuve; mais on assure que derrière les maisons construites au bord de l'eau, le village d'Aïgoun présente une enceinte quadrilatérale en double palis-

sade, dans l'intérieur de laquelle sont des bâtiments appartenant au gouvernement chinois et destinés par lui à loger ses employés militaires.

L'Expédition prit terre sur la rive gauche de l'Amoûr, à 40 verstes en aval du village d'Aïgoun et environ à 900 du poste d'Oust-Strelka. Depuis l'embouchure de la Zéia, le fleuve continue de se dérouler dans une large vallée; sauf quelques légers accidents de terrain, les bords en sont généralement unis et couverts de marais au milieu desquels se voient, de loin en loin, de petits lacs entourés de roseaux ; le profil des montagnes se perd au loin dans des vapeurs bleuâtres. Suivant M. Hertsfeld, membre de l'expédition, le caractère dominant de la végétation, depuis le confluent de la Zéia, était celui de la flore de la Daourie ; mais en cet endroit il s'efface complétement pour faire place aux types d'Europe qui se montrent sans interruption jusqu'à l'embouchure du Soungari; le tilleul, le peuplier, le cornouiller (C. mascula), la bryone blanche et quantité d'autres espèces se mêlent au coudrier, au chêne et au bouleau noir, que l'on rencontre encore sur cette partie du cours de la rivière. Il est à remarquer toutefois que dans les environs arbres et arbustes sont la plupart de petite taille; mais, par contre, on voit dans les villages et dans les jardins mandchoux des peupliers et des ormes magnifiques, plantés assurément de main d'homme. Les rives de l'Amoûr et celles de ses affluents offrent aussi diverses espèces de salicinées, la brunelle et autres arbrisseaux.

29 mai. — La flottille s'est mise en marche à quatre heures du matin. Le cours du fleuve incline par degrés vers l'est et le nord-est; les bords en sont toujours unis et recouverts d'une couche de terre végétale qui a quelquefois une demi-archine d'épaisseur. Sur la rive gauche, la vallée s'étend à perte de vue; sur la rive droite, elle se prolonge également au loin, mais elle est bornée de côté par la chaîne des petits Khing-Ghan dont un rameau, l'Ilkhouri-Alin, après avoir pris naissance sur le sol de la Daourie, vient passer non loin de la ville de Sakhalin-Oula-Khoton pour s'abaisser ensuite vers l'est en s'écartant du fleuve. A l'endroit où l'Amoûr se divise en plusieurs bras qui prennent la direction du nord-est, on rencontre quelques hameaux qui rappellent par leur disposition les villages de la Sibérie. Sur tout l'espace franchi dans cette journée (99 verstes), le fleuve coule au milieu d'une contrée découverte, parsemée de petits bois de chêne, de tilleul, d'érable, etc., entre lesquels s'étendent de vastes prairies où croît une herbe épaisse; mais la présence de l'homme ne vient malheureusement pas vivifier cette riche nature qui, depuis la création peut-être, n'a subi aucune modification. Les magnifiques plaines comprises entre la Zéia et le cours du Niuman-Bir présentent, comme aspect, une grande similitude avec la partie centrale de la Russie d'Europe. Le pays que l'Expédition a traversé depuis quatre jours, pourrait fournir à tous les besoins d'une grande population; il réunit toutes les conditions propres à

favoriser l'agriculture, l'élève du bétail, etc., sans compter les ressources inépuisables de la pêche.

30 mai. — Après une navigation de 64 verstes, les embarcations ont atterri près de l'embouchure de la Bouréia (Niuman-Bir), affluent assez considérable de la rive gauche de l'Amoûr. Il est étrange qu'aucun des documents relatifs à l'ancienne ville d'Albazin ne fassent mention de cette rivière, ce qui laisserait supposer qu'elle était connue alors sous un autre nom. Un peu au-dessus de la Bouréia, le fleuve change de nouveau sa direction et coule vers le sud-ouest; sur la rive droite, on aperçoit encore au loin les montagnes d'Ilkhouri-Alin, qui sont peu élevées et entièrement couvertes de chêne en menu bois; sur la rive gauche la plaine se prolonge également, entrecoupée de collines et de prairies où se font remarquer, au milieu de la plus riche végétation, des bouquets d'arbres composés des espèces d'Europe à larges feuilles. Le sol est formé de terre noire et d'argile et se montre toujours propre à la culture. — L'embouchure de la Bouréia se trouve à 1,064 verstes du poste d'Oust-Strelka.

31 mai. — La flottille quitta le rivage à cinq heures du matin. Les eaux de l'Amoûr continuent de couler vers le sud-ouest; les petits affluents deviennent plus rares et le cours même du fleuve semble se ralentir. Les montagnes de la rive droite se rapprochent et l'on rencontre, de temps à autre, des collines de sable d'alluvion, couvertes de bois de chênes; la vallée se prolonge sur la rive gauche;

mais le soir, l'Expédition prend terre (à 94 verstes du lieu de sa dernière halte) dans le voisinage de montagnes qui se détachent d'une chaîne plus considérable, dirigée du nord-ouest au sud-est; celle-ci n'est autre chose qu'une branche (Dooussé-Alin) des Khing-Ghan, qui étend ses rameaux sur la rive gauche de la Bouréia et jusqu'aux approches de l'Amoûr. Les vallées riveraines sont riches de la végétation la plus variée, les prairies sont parsemées de bouquets d'érable, de chênes, de tilleuls, de frênes et d'arbustes d'espèces diverses. Ces caractères sont ceux de toutes les vallées basses et découvertes que l'on a vues se dérouler jusqu'à présent sur une si vaste étendue. Sur la rive droite, les pentes des montagnes s'avancent maintenant jusqu'au fleuve; on y voit de loin en loin quelque sapin, et à leur pied croît du chêne en petit bois. On a vu paraître, pour la première fois, un œstre d'une grande espèce, dont la piqûre fait jaillir le sang et détermine une enflure instantanée.

1er juin. — A cinq heures du matin, l'Expédition quitta son mouillage de nuit. Dix verstes plus loin, l'Amoûr commence à se frayer une route entre les montagnes qui se sont rapprochées des deux côtés; celles-ci sont des ramifications des monts Dooussé-Alin, dont la chaîne s'étend au loin sur la rive gauche. Les rochers du rivage sont couverts de bois et à leur pied règne une plage étroite. Les eaux du fleuve qui, avant de pénétrer dans cette gorge, couvraient jusqu'à deux ou trois verstes en largeur, se

trouvent maintenant resserrées dans un espace de 300 sagènes au plus; leur profondeur est environ de 10 sagènes et, fait étrange à constater, la rapidité du courant n'a pas augmenté, elle reste de 4 et 1/2 verstes à l'heure. Les espèces ligneuses qui croissent sur les pentes sont d'une végétation plus vigoureuse que celles de la plaine; l'essence dominante est le chêne; on voit quelques sapins sur les hauteurs, et au pied des montagnes, le frêne, l'érable, l'orme et le bouleau blanc, se montrent en bois épais; sur les bords des petits cours d'eau qui vont se jeter dans le fleuve, on rencontre principalement le tilleul, le tremble, la brunelle, le groseillier; enfin, il y a partout abondance de plantes grimpantes telles que la bryone, le houblon sauvage, etc.; mais la disposition des lieux est telle qu'ils ne sauraient être appropriés au séjour de l'homme. Les montagnes sont en grande partie formées de micaschiste; resterait à les explorer avec soin; car, à en juger par l'apparence des roches qui entrent dans leur composition, on est très-fondé à penser qu'elles pourraient bien renfermer dans leur sein des métaux précieux. L'aspect de la nature, en cet endroit, est grandiose autant que pittoresque et varié; par malheur, l'observateur est distrait de ce spectacle merveilleux par la nécessité de se défendre des attaques de l'œstre qui se montre de nouveau. Sur l'étendue des 107 verstes que la flottille a franchies dans cette journée, le cours de l'Amoûr est dirigé vers le sud et le sud-ouest. On a vu sur la rive droite quelques *iourtes*

coniques appartenant à des Gholdes-Toungouses ; ces indigènes ont paru très-effrayés à l'approche des gens de l'Expédition qui sont descendus à terre.

2 juin. — A quatre heures du matin les embarcations ont démarré. L'Amoûr continue de couler entre les deux chaînes montagneuses pendant 15 verstes encore ; à l'issue de cette gorge, les rochers de la rive gauche s'écartent du fleuve pour se diriger au nord, et, bientôt après, ceux de la rive droite inclinent vers le sud-ouest. Les eaux, libres de toute étreinte, reprennent par degrés leur cours vers l'est, et des deux côtés se déroulent de nouveau d'immenses plaines, offrant l'aspect de celles que l'on a déjà rencontrées au-dessous de la Zéia ; on y retrouve la même variété d'espèces ligneuses, la même abondance de pâturages verdoyants, et l'on se prend à désirer que bientôt l'homme puisse utiliser ces dons de la nature. La présence des espèces végétales d'Europe donne à supposer que l'hiver doit être moins rude ici que sur le cours supérieur du fleuve. Au sortir du long corridor dans lequel il a été emprisonné sur un espace de 120 verstes, l'Amoûr s'élargit et se divise en plusieurs bras ; sur la rive gauche les montagnes sont bientôt hors de vue, sur la rive droite elles se montrent longtemps encore dans le lointain et finissent par s'effacer complétement, en même temps que, du côté opposé, leurs crêtes recommencent à paraître. Vers midi, on a vu sur le bord deux iourtes de Gholdes-Toungouses dont les propriétaires se livraient à la pêche ; ces *inorodsis* se sont

montrés moins farouches que ceux qui avaient été aperçus la veille. A neuf heures du soir, l'Expédition a pris terre sur la rive gauche du fleuve, après une navigation de 103 verstes, accomplie dans cette journée.

3 juin. — La flottille s'est mise en marche dès trois heures du matin, et vers deux heures après midi, elle atteignait le confluent de ces deux cours d'eau considérables, l'Amoûr et le Soungari-Oula. Ici se présente une importante question hydrographique : l'Amoûr est-il un affluent du Soungari-Oula, ou bien celui-ci n'est-il, au contraire, que l'affluent du premier? Cette question, pour être résolue, demande un examen approfondi de l'un et de l'autre bassin, de leurs rives, de la profondeur de leurs eaux et enfin de toutes les autres données qui les caractérisent. Le Soungari-Oula contournant aux approches du confluent, un vaste delta composé de plusieurs îles basses couvertes de saules qui barrent son cours, on ne peut en effet, en naviguant sur l'Amoûr, se rendre compte de l'immense développement de la rivière qui vient du centre de la Mandchourie; mais, suivant les Chinois, l'Amoûr n'en est que l'affluent; aussi donnent-ils au fleuve, après la jonction des deux grands cours d'eau, le nom de Khoun-taoun-tsian (en mandchoux — Soungari-Oula). Un fait semble venir à l'appui de cette opinion; c'est qu'à partir du confluent, l'Amoûr tourne brusquement vers le nord et se trouve ainsi couler dans la direction du lit que s'est creusé le Soungari-Oula.

Dans les premiers temps de l'apparition des Russes sur le cours supérieur de l'Amoûr, les cosaques d'Albazin et de la Kamara négligeaient les travaux agricoles et s'embarrassaient peu du soin de s'approvisionner par les ressources de leur propre travail ; car on voit, dans les documents administratifs de l'époque, des demandes incessantes de grains pour la contrée de l'Amoûr. La plupart du temps, les envois destinés aux postes russes partaient de Nertchinsk, mais en petite quantité. et souvent encore les convois de transport tardaient en route ; ce que voyant, les cosaques s'ingénièrent à trouver un moyen facile de pourvoir à leur subsistance, et les rives de Soungari, qu'ils appelaient alors *Schingal*, devinrent leurs greniers de réserve. Ces volontaires peu disciplinés descendaient en automne le cours de l'Amoûr, et revenaient avec leurs barques chargées de grains qu'ils avaient enlevés de vive force aux cultivateurs mandchoux ; le fait se renouvela plusieurs années de suite, et ce procédé violent fut un des principaux motifs de la levée de boucliers que les Chinois-Mandchoux dirigèrent contre les Russes.

L'ambassadeur Spafari, traversant la Mandchourie en 1675 pour se rendre à Péking, constatait, entre autres choses, que la contrée arrosée par le Soungari-Oula est remarquablement productive en grains et qu'en général la végétation y est des plus riches ; il ajoutait que l'embouchure de cette rivière était une position à l'acquisition de laquelle les Russes

devaient attacher une grande importance, et qu'un fort élevé en cet endroit serait la clef de la Mandchourie.

Les montagnes qui longent la rive droite du Soungari-Oula s'en écartent, à une vingtaine de verstes environ au-dessus de l'embouchure, pour s'avancer jusqu'au bord même de l'Amoûr; celles de la rive gauche suivent également le cours de la rivière dans la direction du nord au sud; les unes et les autres sont peu élevées et entièrement couvertes de forêts de chênes. Le confluent de l'Amoûr et du Soungari-Oula se trouve à une distance de 1425 verstes du poste d'Oust-Strelka. Depuis que l'Amoûr s'est dégagé de la gorge profonde franchie par l'Expédition deux jours auparavant, il coule, sur une longueur de 185 verstes, au centre d'un pays découvert qui se présente dans les conditions les plus favorables à la colonisation, où la moindre culture suffirait à faire surgir toutes les productions nécessaires à la vie de l'homme d'un sol encore vierge et particulièrement favorisé de la nature. En quittant ces plaines fertiles, on rencontre sur la rive droite du fleuve un petit hameau de sept maisons; trois verstes plus loin, un autre composé de quinze habitations, ou pour mieux dire, de cabanes couvertes de joncs, habitées par des Mandchoux qui n'ont d'autre industrie que la pêche. De ce point, les montagnes, qui s'étaient rapprochées du fleuve, s'en éloignent de nouveau, et celui-ci poursuit son cours entre des bords unis où croissent différents arbustes; bientôt il se

partage en plusieurs bras, tout en conservant sa direction vers le nord-est. Les embarcations se sont amarrées, pour la nuit, le long d'une île à proximité de la rive droite; on s'est avancé de 107 verstes depuis la dernière halte.

4 juin. — Dès trois heures du matin la flottille a quitté son mouillage. Les bords du fleuve se montrent toujours peu élevés et unis; au milieu des touffes de saule, dont ils sont couverts, on aperçoit quelques pieds de groseillier rouge, de brunelle et d'acacia; les vallées sont parsemées de petits bois de chênes, entremêlés d'ormeaux, d'érables, de trembles, de peupliers; l'herbe est des plus épaisses, surtout dans les endroits humides. Durant cette journée et pendant une navigation de 118 verstes, on n'a vu de montagnes ni sur l'une ni sur l'autre rive; vers le soir seulement, quelques groupes commencent à paraître à l'horizon, sur le côté droit du fleuve, duquel ils se rapprochent; ces montagnes appartiennent à une chaîne qui forme la rive droite de l'Oussouri, autre affluent considérable dont l'Amoûr reçoit les eaux par plusieurs bouches; la rive gauche en est peu élevée. Cette rivière, au dire du missionnaire de la Brugnière qui en a descendu le cours, est très-profonde quoique moins large que le Soungari-Oula, et ses eaux, ainsi que celles de ses affluents, abondent en poissons de toute espèce; le même voyageur évalue la population qui errait alors sur ses bords, à 800 âmes au plus. Les rives de l'Amoûr, aux environs des bouches de l'Oussouri, sont

partout propres à la culture et riches en pâturages; mais ces lieux sont aujourd'hui presque déserts, on n'y voit que quelques iourtes d'écorce, encore sont-elles inhabitées pour le moment. Du point où l'Expédition prit terre, sur la rive gauche du fleuve, on peut contempler la chaîne montagneuse qui s'étend sur la rive droite de l'Oussouri; l'embouchure de cette rivière est à 1,593 verstes d'Oust-Strelka. L'Amoûr continue de couler vers le nord-est.

5 juin. — Les montagnes de l'Oussouri, qui sont des rameaux de la chaîne principale Sikhota-Alin, s'éloignent de l'Amoûr, et pendant 60 verstes, on ne les aperçoit plus qu'à une distance assez considérable du rivage; puis elles se rapprochent et viennent enfin border le cours même du fleuve d'une suite de rochers nus de peu d'élévation. En cet endroit l'Amoûr fait un coude prononcé et prend sa direction vers le nord. Les rochers de la rive droite sont formés de couches d'un jaspe ferrugineux d'une teinte brune, de stéaschiste, d'une argile ferrugineuse durcie, et d'une masse siliceuse ondulée, de l'épaisseur d'un verschok et entremêlée aussi de stéaschiste. Des fragments considérables de grès argileux se sont détachés des rochers et gisent à leur base en telle quantité, qu'on pourrait les prendre pour les restes de quelque grand édifice ruiné; ces fragments présentent en général des surfaces unies et pour ainsi dire polies. Sur la rive gauche du fleuve on n'aperçoit pas de montagnes; de ce côté, s'étend une vallée immense qui se confond au loin

avec l'horizon, et où la végétation se montre toujours aussi belle que dans les plaines que l'on a déjà vues. Tout le jour, la chaleur a été excessive et l'atmosphère pesante; vers le soir, il s'est élevé de l'ouest une brise qui présageait une bourrasque; bientôt les eaux du fleuve, jusqu'alors si tranquilles, se sont soulevées en lames tellement fortes que les embarcations ont eu grand'peine à gagner un abri derrière une île qui se trouvait sous le vent. La flottille a franchi 84 verstes depuis le matin. L'Amoûr a repris son cours vers le nord-est.

6 juin. — La violence du vent n'a pas permis à l'Expédition de quitter son ancrage avant midi. Les montagnes de la rive droite s'écartent peu à peu du rivage et finissent par disparaître complétement. Sur la rive gauche, à 20 verstes en aval du lieu de la dernière halte, on a vu se dessiner une haute montagne à chaque extrémité de laquelle se rattachent d'autres chaînes moins élevées. Trente verstes plus loin, l'Amoûr reçoit, par une double embouchure, les eaux d'un affluent assez considérable de la rive droite; ce cours d'eau, dont le nom est inconnu, est bordé vers son embouchure inférieure de quelques collines; sur l'une d'elles sont bâties deux maisons en terre, au-devant desquelles a été dressé un autel ou oratoire avec tous les attributs de la secte de Fo. Ces habitations étaient désertes, mais il était visible que leurs propriétaires les avaient abandonnées récemment et s'étaient enfuis vraisemblablement à l'approche de la flottille d'expédition.

Un peu plus loin, sur un terrain inégal, existe un village dont le nombre de maisons n'a pu être évalué. La rive gauche de l'Amoûr n'a pas changé d'aspect. Depuis l'embouchure de l'Oussouri, le fleuve se divise constamment en plusieurs bras qui entourent des îles nombreuses, couvertes de bouquets de saule, de brunelle, de groseillier, mêlés à quelques espèces forestières, chêne, tremble et peuplier); la largeur de ces différents bras de rivière varie depuis 2 jusqu'à 3 verstes. L'Expédition n'a franchi dans cette journée que 54 verstes.

7 juin. — La flottille continua de s'avancer en suivant toujours le bras du fleuve qui se trouve sur son extrême droite. Depuis le matin jusqu'à midi, les embarcations ont navigué à la rame; celle qui tient la tête ayant alors donné le signal d'atterrir, plusieurs barques, en s'écartant pour livrer passage au bateau à vapeur, se trouvent entraînées par le remous des eaux; deux des plus chargées s'engagent dans un autre bras du fleuve, et tous les efforts des gens qui les montent ne peuvent parvenir à les en tirer; sur l'une d'elles est M. Permikine.

« Voyant que nos gens s'épuisaient en efforts impuissants, dit le voyageur dans sa relation, j'ordonnai de cesser un travail inutile et de laisser aller les barques au courant du bras de rivière dans lequel elles avaient été poussées, pensant qu'il nous serait facile de rallier le gros de l'Expédition après avoir doublé l'île qui sans doute nous en séparait. Je m'aperçus bientôt de mon erreur; nous avions continué

notre navigation et franchi déjà environ 15 verstes, que l'île se prolongeait encore et semblait n'avoir pas de fin. L'apparition soudaine d'une embarcation, débouchant d'un des petits cours d'eau qui arrosent l'intérieur de cette île, nous fit penser d'abord que l'on était à notre recherche; mais nous reconnûmes aussitôt une jonque chinoise à six rameurs, qui, rapide comme une flèche, se dirigeait droit sur nous avec l'intention évidente de nous aborder; au pied du mât se tenait un officier dans un état de complète immobilité. Lorsque les barques se trouvèrent bord à bord, je rompis le silence le premier pour engager ce fonctionnaire à nous visiter; mais il parut alors avoir tout à coup changé d'idée, et, sur un mot qu'il adressa à ses gens, nous vîmes son embarcation s'éloigner avec la même rapidité et gagner la rive opposée sans avoir nul égard à notre invitation. Le missionnaire de la Brugnière rapporte que le gouverneur de la ville de San-Sine (près l'embouchure du Soungari-Oula), qui est un fonctionnaire de deuxième classe, expédie chaque année trois jonques de guerre, montées par des équipages armés de *sabres*, et qui ont mission d'explorer le cours de l'Amoûr et celui de l'Oussouri pour y recueillir les fourrures que les Toungouses échangent contre de la toile; il est hors de doute que nous avions précisément rencontré une de ses embarcations, et peut-être eussions-nous été arrêtés par l'officier chinois qui la commandait, si l'aspect de nos fusils, qu'il avait certainement remarqués, n'avait

modifié ses dispositions. Trompés dans notre espoir, nous poursuivîmes notre route par une chaleur étouffante et un calme absolu, précurseurs de quelque variarion atmosphérique. Vers quatre heures, la brise s'éleva derrière nous et les nuages s'amoncelèrent; j'ordonnai de gouverner à tenir le milieu de la rivière, car en peu d'instants le vent avait acquis une intensité telle qu'il eût été capable de briser nos embarcations contre la rive. A en juger par cette bourrasque d'été, les eaux du fleuve doivent être fréquemment agitées par les coups de vent d'automne. Sur le soir, le vent mollit mais le ciel demeura couvert; à dix heures l'obscurité nous gagna, et l'île qui nous séparait des nôtres se prolongeait encore indéfiniment; il fallait donner du repos aux équipages des deux barques; j'avisai, sur la gauche du cours d'eau que nous descendions, une île qui me parut convenable pour y passer la nuit. A peine y avions-nous abordé et comme on se disposait à allumer du feu, le bruit du tambour se fit entendre au loin dans la direction du côté opposé de la rivière; j'en conclus immédiatement que notre Expédition devait être à peu de distance; en un moment l'ordre fut donné de rembarquer et nous nous dirigeâmes vers l'endroit d'où venait le son indicateur. Après avoir fait 3 verstes à peine, nous aperçûmes, sur la rive droite, un village d'une vingtaine de maisons de construction pareille à celles que nous avions eu déjà l'occasion de voir; il était évident que le bruit du tambour partait de ce point; j'ordonnai d'atter-

rir. Les Toungouses s'étaient assemblés sur le rivage, au nombre d'environ cinquante; voulant juger de leurs dispositions à notre égard, je leur donnai à comprendre de nous aider à amarrer les barques, ce qu'ils firent avec beaucoup d'empressement. Dès que nous fûmes à terre, ces indigènes s'approchèrent en foule et nous témoignèrent de leur respect en mettant un genou en terre et en portant la main au front, à la manière des Mongols; de notre côté, nous leur fîmes un accueil capable de les rassurer, et nous leur distribuâmes quelques menus présents en verroteries, anneaux, mouchoirs, etc. La nuit était assez sombre; mais les Toungouses ayant allumé de grands feux sur la berge, plusieurs d'entre eux vinrent nous offrir des peaux de zibelines, en nous montrant des petits morceaux de toile et de cotonnades chinoises pour nous indiquer leur désir de troquer des fourrures contre de semblables produits. Je les fis conduire auprès de celle de nos deux barques qui était chargée de diverses marchandises, et un commerce d'échange s'engagea aussitôt, pour la première fois peut-être, entre les Russes et ces riverains de l'Amoûr. »

« Les Toungouses, chez lesquels le hasard nous avait conduits, appartiennent à une peuplade assez nombreuse, celles des Gholdes; les Chinois les désignent par l'appellation de *Juï-pkhi-dta-tsy* (littéralement — peaux de poisson), motivée sur ce que certaines parties du costume de ces indigènes sont effectivement confectionnées avec des peaux de pois-

son cousues. Les riverains que l'on rencontre sur le cours de l'Amoûr, depuis la ville de Sakhalin-Oula-Khoton, sont, en procédant par ordre : les Gholdes, ensuite les Amgoutes dont les villages sont répandus sur les deux rives du fleuve et dans les îles dont il est semé, sur un espace de plus de 350 verstes; enfin les Ghiliakes qui en occupent le cours inférieur jusqu'à son embouchure. Les Gholdes, hommes et femmes, portent un long vêtement semblable aux robes des Chinois. Ils ont pour la plupart les cheveux noirs; les hommes se rasent la tête et ne conservent au sommet qu'une seule touffe tressée en natte, mode empruntée sans doute également aux Chinois; ils ont la barbe courte et très-clairsemée, quelques-uns même en sont complétement dépourvus. Les femmes se tressent les cheveux en doubles nattes comme les jeunes paysannes russes; elles se suspendent aux oreilles des anneaux d'argent, dans lesquels sont enfilés des fragments de verre coloré ou de cornaline, et un autre ornement de fil d'argent, ayant la forme d'un S, leur traverse le cartilage du nez; cet objet dépare singulièrement leur physionomie qui, sans cela, serait agréable. Dans une des maisons que je visitai se trouvait un *chaman* qui, à mon aspect, ferma les yeux et se mit à frapper avec force sur un tambour de basque qu'il tenait à la main, s'interrompant seulement quelques minutes pour reprendre ensuite son occupation avec une nouvelle ardeur; c'était cet instrument dont le bruit avait causé notre erreur, en nous faisant croire

à la présence de nos compagnons dans le voisinage de l'île sur laquelle nous étions descendus. Les Gholdes n'ont d'autre industrie que la chasse et la pêche; ils se nourrissent de poisson, ainsi que de riz et de millet qu'ils reçoivent des Chinois en échange de fourrures et de poisson séché; ces indigènes ne cultivent point la terre et ne possèdent ni bestiaux ni volailles; les seuls animaux domestiques que l'on rencontre dans leurs habitations sont des chiens d'une espèce semblable à ceux de la Sibérie et quelques chats; ils ne connaissent pas d'autre arme que l'arc dont ils savent au reste se servir avec une grande habileté. Leurs mœurs sont essentiellement patriarcales; la confiance et la probité règnent parmi eux, leurs maisons n'ont ni serrures ni verroux, toutes leurs richesses sont déposées dans des magasins construits sur quatre pieux élevés de terre à la hauteur d'une sagène, et qui ne sont ni fermés ni gardés, circonstance qui prouve que les Gholdes ne connaissent pas le vol avec lequel leurs voisins, les Mongols, sont si familiarisés. Une particularité, restée pour moi inexplicable, est l'étrange attachement de ces *inorodsis* pour des animaux sauvages; ils ont auprès de leurs maisons, des cages dans lesquelles sont renfermés séparément des ours, des loups, des renards, des aigles, des faucons, même des oies et des canards. M. Hertfeld pense qu'il ne s'agit pas ici d'une simple fantaisie, mais que ces animaux, que les Gholdes gardent ainsi près de leurs demeures, sont pour eux des symboles du chamanisme qui

constitue leur croyance et ont chacun une certaine signification, de même que l'on voit les Bouriates et les Toungouses adonnés à de semblables errements, avoir une vénération particulière pour les peaux de certains animaux qu'ils suspendent à l'entrée de leurs habitations.

« Depuis la dernière halte de l'Expédition, nous avons parcouru (dans la journée du 7) environ 130 verstes. Sur toute cette étendue les eaux de l'Amoûr se partagent constamment en divers bras, qui forment un grand nombre d'îles, dont quelques-unes assez considérables; les plus basses sont couvertes de saules, de groseilliers et autres arbustes; sur les plus élevées croissent le chêne, l'orme et le bouleau. La rive gauche du fleuve, partout découverte, offre toutes les conditions favorables à la colonisation. Dans les lieux où nous nous sommes arrêtés, on rencontre du micaschiste en couches irrégulières et mélangé d'une argile colorée par de l'oxyde de fer.

« Nous avons quitté le village des Gholdes à deux heures du matin (8 juin). J'ai invité un de ces indigènes à nous accompagner pour nous faciliter le moyen de retrouver le bras du fleuve dans lequel devait être engagée notre Expédition. Après quelques heures de navigation, nous avons vu, sur la gauche, un autre village près duquel j'ordonnai d'aborder pour satisfaire aux instances de notre guide, qui prodiguait les gestes de la pantomime la plus animée afin de nous faire comprendre que nous surprendrions les habitants plongés dans le sommeil.

A peine les barques se furent-elles rapprochées du bord, que le Gholde poussa un cri retentissant qui attira aussitôt plusieurs de ces sauvages hors de leurs demeures. Ceux-ci restèrent tout d'abord interdits à notre aspect; mais reconnaissant un des leurs au milieu de nous, après quelques mots échangés avec lui, ils s'avancèrent résolûment pour nous aider à amarrer les embarcations. Le village, bâti à une demi-verste à peu près de la rivière, se composait d'une dizaine de maisons semblables à celles de l'île que nous avions déjà visitée. Nous avons retrouvé parmi ces Gholdes toutes les habitudes patriarcales de leurs voisins; chacune de leurs habitations renferme l'aïeul avec la nombreuse postérité dont il est la souche; j'ai compté, dans une de ces familles, jusqu'à trente-six membres des deux sexes et d'âges divers, non compris onze enfants encore à la mamelle. On voit également chez eux des cages renfermant des oiseaux et quelques autres animaux sauvages, principalement de jeunes aiglons et des renards. Tout le temps qu'a duré ma visite dans le village, nos gens ont dû procéder, à bord de la barque aux marchandises, à un commerce d'échange du genre de celui qui avait eu lieu la nuit précédente.

« Nous avons repris notre navigation, et, après avoir fait environ 6 verstes, nous avons vu les divers bras de l'Amoûr se réunir de nouveau en une seule et large nappe d'eau coulant paisiblement vers l'est et que viennent grossir, de tous côtés, quantité de petits affluents. Quelques verstes plus loin, sur

4

la rive droite et derrière un promontoire qui s'avance dans les eaux du fleuve, se trouve encore un petit village de onze maisons; je résolus d'y attendre le passage de la flottille d'expédition que je supposais devoir se trouver en arrière. Nous reconnûmes en abordant que la localité était complétement déserte et qu'à part la présence de plusieurs chiens, elle n'était habitée par aucun être vivant; à l'intérieur de quelques cabanes, de mauvais filets de pêche étaient suspendus aux chevrons de la toiture et partout, gisaient renversées, des figures de bois de toutes grandeurs, grossièrement taillées ou inachevées, qui sans doute sont des objets du culte des Toungouses de l'Amoûr adonnés au chamanisme. A une petite distance des habitations, existent de ces magasins exhaussés sur quatre pieux, tels que nous avions eu l'occasion d'en voir la veille chez les Gholdes; l'un d'eux, dans lequel je pénétrai, renfermait des coffres recouverts d'étoffes de soie; malgré tout mon désir d'en connaître le contenu, je m'abstins de les ouvrir afin de ne pas laisser la moindre trace qui eût pu alarmer les propriétaires à leur retour. Tout porte à croire que ceux-ci sont également des Gholdes qui étaient peut-être alors campés sur quelqu'une des îles du fleuve, occupés à faire la pêche, et le lieu que nous visitions est probablement leur séjour d'hiver. Chaque maison du village est entourée de bouquets de sureau et de quelques arbres d'une magnifique venue (chêne, érable et bouleau blanc). La rive droite est ici beau-

coup plus élevée que le rivage opposé qui est entièrement découvert, et au delà duquel se déroulent toujours de vastes prairies, toutes disposées pour l'établissement d'une population agricole. L'Amoûr a dans cet endroit jusqu'à 3 verstes de largeur ; ses bords, aux environs des villages gholdes, sont principalement formés d'un schiste siliceux compacte, à grains fins, d'une teinte gris foncé. Vers quatre heures après midi, nous avons, à notre grande joie, vu paraître la flottille ; une heure après, nos deux barques étaient réunies à celles de l'Expédition. »

Le cours de l'Amoûr conserve le même aspect ; la rive droite est bordée de rochers peu élevés, la rive gauche est complétement basse et consiste en prairies, derrière lesquelles se dessine une chaîne de montagnes couvertes de bois épais. A huit heures du soir, les embarcations ont atterri pour la halte de nuit.

9 juin. — La flottille quitta son mouillage dès trois heures du matin. On rencontre de nouveau des îlots couverts de touffes de saule. Les montagnes se montrent maintenant des deux côtés du fleuve, mais à une grande distance, surtout celles de gauche. A sept heures le vent s'élève et le temps se couvre, tout annonce une forte bourrasque ; dans cette prévision, les embarcations vont se ranger le long de la rive droite et s'amarrent au pied d'un promontoire qu'on baptise du nom de Saint-Cyrille ; on n'a franchi que 32 verstes depuis le matin.

11 juin. — La journée fut employée à réparer

des avaries causées par le coup de vent de la veille. A une heure assez avancée dans la soirée, nous avons été rejoints par un officier de marine envoyé des bouches de l'Amoûr à la rencontre de l'Expédition. Le bateau à vapeur se met en route au bout de quelques instants; les barques doivent encore passer cette nuit au promontoire Saint-Cyrille.

11 juin. — Les embarcations démarrèrent à deux heures du matin. A 15 verstes en aval du mouillage que l'on vient de quitter, la contrée prend une autre caractère; les montagnes, qui jusqu'alors avaient été vues par groupes, acquièrent bientôt un développement et une hauteur considérables et se couvrent d'épaisses forêts, en même temps que les vallées se rétrécissent de plus en plus; vers le soir, on reconnaît qu'elles se prolongent sur les deux rives en quatre chaînes parallèles, rapprochées l'une de l'autre, et dont les sommets s'élèvent davantage à mesure qu'elles s'éloignent du rivage; la dernière, dont les cimes dépassent toutes les autres, est presque entièrement dépourvue de végétation; depuis l'usine de la Schilka, l'aspect de la nature n'a rien offert encore de pareil. Ces montagnes ont assurément pour point de départ le nœud des Khing-Ghan-Tougourik, dont les branches s'étendent depuis la rive gauche du fleuve Amoûr jusqu'au cœur de la Mandchourie et donnent naissance à des rameaux sans nombre qui occupent d'immenses espaces. L'Amoûr, en cet endroit, présente ceci de remarquable que, des pentes les plus rapprochées de l'une et

de l'autre rive découlent de nombreux affluents, grands et petits; ce qui n'empêche pas que le cours du fleuve, resserré encore entre les montagnes, ne soit cependant parsemé d'îles assez nombreuses et uniquement couvertes d'arbrisseaux. Les vallées riveraines, si elles sont étroites, offrent néanmoins d'excellents herbages, et l'on trouve, tant sur les rives mêmes que dans les vallons environnants, des lieux propres à la culture et susceptibles de recevoir des habitants. La partie du pays qui avoisine le fleuve est occupée par les Mangoutes, peuplade toungousse dont les villages sont disséminés sur les deux rives. Ces indigènes ont avec les Gholdes une similitude presque complète qui s'étend à leur genre de vie, à leur costume et jusqu'à la disposition de leurs habitations; ils ne sont ni sauvages ni grossiers, et l'on voit qu'ils ont emprunté bien des usages aux commerçants mandchoux avec lesquels ils ont des relations pour leurs échanges. Les rochers du rivage renferment un grès de couleur grise portant des empreintes peu marquées de végétaux, et un conglomérat composé d'argile ferrugineuse, de quartz et d'amphibole. Les espèces ligneuses qui croissent sur les montagnes, sont le chêne et le bouleau blanc; on trouve le sapin dans les bas-fonds et près des sources. Après une navigation de 114 verstes, accomplie dans cette journée, l'Expédition prit terre sur la rive gauche du fleuve pour son campement de nuit.

12 juin. — A trois heures du matin la flottille s'est

remise en marche; la contrée qu'elle traverse conserve le même aspect que la veille; les îles se montrent toujours en grand nombre, et l'on aperçoit sur les deux rives quelques hameaux des Mangoutes. Les bords du fleuve sont assez escarpés et coupés par un grand nombre de petits mais rapides cours d'eau, les montagnes les plus proches ont encore gagné en élévation, les sommets plus éloignés sont privés de toute végétation, et les cimes de celles qui s'étendent au nord sont blanchies par la neige. Les roches qui bordent le rivage sont généralement d'un grès compacte d'une teinte grise. Bien des endroits seraient propres à la colonisation, mais les défrichements exigeraient dans le principe un énorme travail. Le sol est d'une nature excellente, et en outre, l'Amoûr, à mesure qu'on avance vers son embouchure, s'enrichit de nombreuses espèces de poissons de mer et d'eau douce. Les Toungouses riverains n'ont au reste que cette ressource pour assurer leur existence, et la pêche y pourvoit abondamment et même au delà. Les embarcations atterrirent le soir, près d'un village mangoute, après avoir franchi 110 verstes dans la journée.

13 juin. — A 60 verstes en aval du lieu de la dernière halte, les chaînes montagneuses se rapprochent des deux côtés vers le fleuve dont la largeur n'est plus que d'une verste à peine; les îles ont complément disparu ainsi que les rochers, et les rives sont formées de collines qui se succèdent sans interruption. Les montagnes se sont couvertes d'impéné-

rables forêts de sapins ; la teinte sombre de la verdure de ces conifères tranche sur le rideau des bois de peupliers, de trembles et de bouleaux, qui croissent au bas des pentes et parmi lesquels on aperçoit de temps à autre un chêne. Vers midi le vent a fraîchi sensiblement et bientôt il a soulevé les eaux de l'Amoûr en lames si fortes, que la navigation est devenue presque impossible ; les barques ont dû se ranger près du rivage pour attendre la fin de la tourmente. A huit heures du soir, le vent étant tombé, elles ont démarré, et on a fait route la nuit. A l'endroit où la flottille a stationné pendant la bourrasque du matin, la rive est formée de roches parmi lesquels abondent les porphyres ; cette masse est composée de grains inégaux de feldspath et d'amphibole, la couleur du porphyre est verdâtre. On trouve aussi, en grande quantité, du schiste chloritique compacte et un mélange de ce même schiste avec du quartz.

14 juin. — Pendant la navigation de nuit le ciel a été très-sombre. Vers deux heures, le faîte des montagnes s'est éclairé tout à coup ; les vapeurs qui flottent au-dessus du sombre rideau des forêts obscurcissent encore le cours de l'Amoûr, que déjà la lumière se répand sur la rive droite ; enfin les premiers rayons du soleil achèvent de vivifier la nature en venant caresser la surface des eaux. Celles-ci sont sillonnées par d'innombrables bandes de poissons : saumons, carpes, esturgeons et autres grandes espèces encore, se croisent en tous sens et sautent

hors de l'eau pour retomber de tout leur poids en produisant un bruit véritablement assourdissant; le fleuve, dans ce moment, offre l'aspect d'un immense vivier artificiel dans lequel on aurait pris à tâche de rassembler tous les genres de ces habitants des rivières. Vers le milieu du jour, quelques îles se montrent de loin en loin ; les montagnes se prolongent sur les deux rives, leurs sommets sont complétement nus et leurs flancs sont couverts de forêts de conifères qui s'étendent jusqu'à la base. Sur le soir, on a vu le cours de l'Amoûr s'élargir sensiblement et les îles reparaître sans interruption, tantôt au milieu du fleuve, tantôt près du bord. L'Expédition a pris terre non loin d'un village mangoute de la rive droite, après une navigation de 130 verstes qu'on a franchies depuis la veille.

Les Mangoutes sont d'origine toungouse, comme les Gholdes avec lesquels ils ont beaucoup d'analogie; toutefois ils se distinguent de ces derniers par quelques traits particuliers; ainsi parmi eux les hommes ne sont pas dans l'habitude de se raser la tête, ils portent les cheveux réunis en une seule tresse qui pend dernière la nuque; presque tous ont la chevelure noire; quant aux traits du visage et à leur stature, ils offrent une grande ressemblance avec les Toungouses sibériens, et sont généralement, comme eux, de taille moyenne. L'influence du goût mandchoux se fait sentir chez ces indigènes et se retrouve dans la disposition intérieure de leurs habitations, la forme de leur costume, etc. Il est certain

que les anciens Toungousses des bords de l'Amoûr ne connaissaient ni les étoffes de soie, ni le riz, ni les autres productions d'un sol étranger; mais une fois qu'ils ont eu des relations avec les habitants de la Mandchourie, ils ont peu à peu emprunté à ceux-ci la coupe de leurs vêtements, leurs coiffure, et même la forme de leurs chaussures qui sont, il faut le dire, bien peu en rapport avec le genre de vie et les occupations ordinaires de pêcheurs à demi sauvages. Les femmes mangoutes ont également adopté la coupe mandchoue pour leurs vêtements qui sont en outre ornés de petits grelots et de différents oripeaux; leur habillement d'été est confectionné avec une cotonade blanche ou bleue et bordé, tantôt de drap, tantôt de rubans de soie. Les moins aisés parmi ces indigènes ont seuls conservé le costume de leurs ancêtres; c'est-à-dire qu'ils se servent comme eux de peaux de poisson cousues, mais quant à la forme du vêtement, c'est encore celle des Mandchoux. Les peaux que l'on emploie à cet usage, sont celles de deux espèces que les Mangoutes désignent sous les noms de *soubbo* et de *pylinga*, et qui appartiennent au genre saumon. Les objets confectionés avec ces peaux sont solides et surtout durables. Les chaussures des Mangoutes sont faites de peaux de bêtes sauvages ou de veau marin; leurs coiffures sont aussi imitées de celles des Chinois, mais en drap foulé, les pêcheurs de l'Amoûr ont imaginé de substituer l'écorce de bouleau qu'ils façonnent grossièrement et peignent ensuite de différentes couleurs.

Les femmes Mangoutes ne sont généralement pas jolies; les unes portent leurs cheveux divisés en deux nattes ramenées autour de la tête, chez d'autres ces nattes pendent sur les épaules; elles sont aussi dans l'habitude de se suspendre aux oreilles deux ou trois paires d'anneaux en fil d'argent avec des pendants de verroterie, mais elles n'ont pas, comme les femmes Gholdes, d'ornement qui leur traverse la cloison nasale. Ces indigènes vivent dans un état constant de malpropreté, leurs habitations sont comme imprégnées d'une odeur nauséabonde de poisson gâté. Leur nourriture du reste se compose de poisson frais ou séché, et il est à croire qu'à cet égard leur subsistance se trouve plus qu'assurée par les ressources que leur offre la pêche. Les Mangoutes se servent de filets qu'ils fabriquent eux-mêmes avec les fibres d'une espèce d'ortie qui croît en profusion dans la contrée; ces filets n'ont pas plus de deux à trois sagènes de longueur, et il suffit au pêcheur de les jeter dans le fleuve à peu de distance du bord, pour les retirer, presque aussitôt, littéralement remplis de poissons de différentes espèces. Ces riverains de l'Amoûr ne possèdent point de bétail et ne cultivent pas la terre (les travaux agricoles seraient trop pénibles dans un pays boisé et montagneux comme celui qu'ils habitent); mais ils sont grands chasseurs et ils échangent les fourrures, produit de leur chasse, contre de la toile, du riz, du millet et autres menus objets, que leur fournissent les Mandchoux. Comme les Kamtchadales,

ils entretiennent un grand nombre de chiens qu'ils nourrissent uniquement de poisson, et à l'aide desquels ils franchissent pendant l'hiver des distances considérables.

Sur cette partie du cours de l'Amoûr les montagnes sont en grande partie formées d'un schiste argileux compacte et d'un grain très-fin, avec des cristaux de pyrite sulfureuse et d'amphibole.

Le 15 juin, à midi, la flottille arriva en vue du poste Mariinsk, situé près du lac Kisi et du village mangoute de ce nom, toutes les embarcations, sauf le bateau à vapeur, pénètrent dans l'intérieur d'une crique ayant environ 150 sagènes de long sur 10 de large. Cette crique, qui avoisine le lac, se trouve à 2,399 verstes du poste d'Oust-Strelka.

L'Expédition étant parvenue au terme de son voyage, M. Permikine, après quatre jours (16-20 juin) employés à visiter les environs, poursuivit le cours de ses explorations en descendant le fleuve dans une barque à cinq rameurs, en compagnie d'un interprète Ghiliake.

« Le poste Mariinsk, dit le voyageur en continuant son journal, est bâti sur la rive septentrionale du lac Kisi qui communique avec l'Amoûr par deux larges bras de rivière. Tout indique que le bassin du lac, enfermé primitivement entre les montagnes, s'est rempli par degré des eaux que le fleuve y deversait aux époques des crues, et que par la suite, la pression même de ces eaux, en rompant la digue naturelle qui les retenait, a donné naissance à la

double communication qui joint aujourd'hui le lac Kisi avec le cours de l'Amoûr. Au dire des indigènes, le lac a plus de 40 verstes de longueur et sa largeur est d'environ 200 sagènes vers le milieu ; ses eaux se trouvent séparées de la Manche de Tartarie, par une chaîne de montagnes qui étend ses rameaux à une grande distance sur le littoral oriental du continent ; cette chaîne, à la hauteur de la baie de Castries, couvre un espace de 15 verstes au plus en largeur.

A partir du poste Mariinsk, la rive du fleuve s'abaisse, elle est formée principalement d'une argile pénétrée d'oxyde de fer, dans laquelle sont enchâssés des rognons de minerai du même métal ; au delà du village mangoute de Kisi, elle se relève et présente alors un schiste argileux inégalement lamellé et brillant d'un éclat métallique ; on y retrouve aussi des indices de la présence du fer. Toute la partie montagneuse de la contrée offre une suite de forêts sombres où l'on ne voit pour ainsi dire que des mélèzes séculaires ; le bouleau se montre seulement sur la lisière des bois et le chêne y est encore plus rare. L'Amoûr, dans cette partie de son cours, est parsemé d'îles où ne croissent que des arbustes parmi lesquels on rencontre la brunelle et le sorbier ; ces îles disparaissent fréquemment sous les eaux qui les recouvrent quelquefois durant tout l'été. Les berges du fleuve ne s'étendent pas au loin, mais elles sont couvertes d'une herbe épaisse. Les bords du lac Kisi et ses alentours sont habités par des Toungouses-

Mangoutes. Aux détails qu'on a lus précédemment sur le genre de vie de ces indigènes, il convient d'ajouter que les Mangoutes du lac sont beaucoup moins sauvages que ceux des bords de l'Amoûr.

« Depuis les derniers villages gholdes jusqu'aux bouches du fleuve, le pays riverain est en général montagneux et couvert de forêts où abondent les animaux à fourrures et particulièrement la zibeline; mais celle-ci, par la nuance de sa robe d'un roux clair et la qualité inférieure du poil dorsal, doit être rangée parmi les espèces les plus communes du genre, telles que celles de Nijné-Oudinsk et de Tounkinsk. On peut poser en fait que le nord de la Mandchourie est l'extrême limite des régions qu'habite ce petit animal; encore faut-il remarquer que les immenses forêts de conifères et les hautes montagnes, dont la solitude est rarement troublée par la présence de l'homme, ont sans doute attiré la zibeline en ces lieux; aussi les conditions climatériques n'étant plus propres à l'espèce, l'ont-elles modifiée sensiblement; la fourrure n'en est plus moelleusement fournie comme celle de la zibeline d'Irkoutsk et n'offre pas ces longs poils de nuance foncée qui en font le prix. En remontant vers le nord, depuis le cours de l'Amoûr et le long de ses principaux affluents — la Zéia, la Bouréia, l'Amgoun, etc., on peut constater que la zibeline s'améliore, et que, notamment dans la partie supérieure de la vallée de l'Amgoun, la fourrure de cet animal l'emporte de beaucoup, sous tous les rapports, sur celle de la zibeline des

rives du fleuve ; enfin c'est au delà des Khing-Ghan, dans les vallées de l'Olekma, de l'Alda et de l'Ouda, que se trouvent les espèces les plus précieuses; donc, bien que la zibeline hante également les bords de l'Amoûr, on peut dire qu'en ces lieux elle a dégénéré et perdu les qualités qui font estimer à un si haut prix les fourrures d'Iakoutsk. Les Mangoutes, outre la zibeline, chassent aussi l'écureuil, le renard, la loutre, la martre, le glouton et l'ours ; ils parlent encore d'un animal terrible et de grande taille dont il a été impossible de savoir le nom, mais la description qu'ils en donnent avec une sorte d'effroi et les récits qu'ils font de sa force extraordinaire, portent à croire qu'ils s'agit du tigre. Le Père de la Brugnière affirme qu'on le rencontre fréquemment dans la Mandchourie, et M. Schwartz rapporte qu'en visitant les Nichdales, sur le cours de l'Amoûr, il a acquis la certitude que le tigre se montre dans ces parages ; il ajoute que ces indigènes, lorsqu'ils parviennent à tuer un individu de l'espèce, rendent à ses restes (les os et la peau) une sorte de culte. Ce que l'on raconte de l'audace, de la témérité même que déploient les Mangoutes dans la chasse qu'ils font à l'ours, est véritablement curieux. Une troupe de dix hommes, quelquefois plus, se met en route emportant de longues et solides courroies ainsi que des chaînes avec des colliers ; on commence une battue pour mettre l'animal sur pied ; le chasseur, près duquel il débusque, doit se précipiter sur lui en un clin d'œil et le saisir par les oreilles, tandis qu'un

autre se hâte de lui passer autour du cou un nœud coulant qu'on serre presque jusqu'à étouffer la bête; celle-ci est alors muselée à l'aide d'une courroie, on lui met un collier auquel est fixée une chaîne qui passe par-dessous les pattes de devant, et, dans cet état, on la ramène au village où on l'enferme dans une sorte de cage qui peut avoir quatre archines carrées, et que l'on recouvre avec des poutrelles espacées de manière à laisser pénétrer l'air; le prisonnier est nourri de poisson et on le mène boire en le retenant à l'aide d'une muselière. En songeant aux dangers de cette chasse et aux soins que les Mangoutes prodiguent aux animaux qu'ils ont réussi à prendre vivants, on ne peut s'empêcher de croire, avec M. Hertsfeld, que certaines espèces (oiseaux et quadrupèdes) constituent pour ces indigènes, comme pour les Gholdes leurs voisins, des objets ayant, au point de vue du chamanisme professé par ces peuplades, une signification particulière. Malgré l'intrépidité et le sang-froid que montrent les chasseurs d'ours dans leurs expéditions, cette singulière chasse leur coûte quelquefois fort cher, et il n'est pas rare de rencontrer des individus affreusement mutilés, témoignage vivant du péril des luttes soutenues contre l'hôte redoutable des forêts.

« 20 juin. — A l'arrivé du Père Gabriel au poste Mariinsk, des prières en actions de grâces ont été dites en présence de tous les membres de l'Expédition qui venait d'être heureusement accomplie.

« 21 juin. — Après avoir passé la nuit au village de Poul, à 10 verstes en aval du poste Mariinsk, nous avons continué de descendre le cours du fleuve. J'ai donné l'ordre de côtoyer la rive droite afin de pouvoir examiner de près la nature et la stratification des roches qui la composent. J'ai reconnu au début que ces roches présentent des aspects divers de minerai de fer, entremêlé de masses de schiste argileux et de quartzite; il est évident que le schiste a été soumis ici à l'action violente du feu souterrain, ses couches sont pénétrées d'une blende ferrugineuse qui leur a communiqué la sonorité métallique; la roche de quartzite est d'une nuance gris verdâtre, c'est un mélange d'amphibolite avec une cassure inégale et des veines de quartz.

« Le pays que nous avons traversé est généralement accidenté; des montagnes assez élevées s'étendent sur les deux rives qui sont littéralement couvertes de forêts vierges impraticables; c'est le véritable royaume du mélèze, du cèdre de Sibérie et de tous les conifères; ce n'est que sur les pentes et dans les bas-fonds qu'on aperçoit du bouleau, du chêne et du peuplier. Il faudrait bien des années d'un immense travail pour défricher ces bois au profit de l'agriculture; les bords mêmes de l'Amoûr n'offrent en cet endroit aucune ressource pour y entretenir du bétail; l'herbe ne croît que sur les îles du fleuve; encore est-il à supposer que ces îles, qui sont très-basses, doivent se trouver entièrement recouvertes par les eaux aux époques de la crue. Nous avons

laissé derrière nous plusieurs hameaux mangoutes et nous avons pris terre, pour la nuit, au village de Kadem.

« 22 juin. — Nous avons poursuivi notre navigation le long de la rive droite.

« Le schiste argileux et les ocres qui témoignaient de la présence du minerai de fer, ont disparu pour faire place à une roche verte, irrégulièrement mélangée d'amphibole cornéenne, de porphyres et de feldspath de diverses nuances. Les îles continuent de se montrer et divisent les eaux du fleuve en plusieurs bras. Nous avons dépassé, dans le cours de la journée, quelques villages dont le premier offre ceci de remarquable qu'il est habité par une tribu toungousse, celle des Samagares, appartenant à la même famille que ceux qui sont établis sur les bords de l'Amgoun avec les Nichdales et d'autres tribus encore inconnues. Le langage des Samagares constitue un dialecte particulier de l'idiome toungouse, distinct de celui des Mangoutes et des Ghiliakes; par leur costume, leurs habitudes et leur genre de vie en général, ces indigènes ont beaucoup de rapport avec les autres riverains de l'Amoûr; le goût mandchoux a pénétré jusqu'à eux et se retrouve, comme chez les Gholdes, dans la coupe de leurs vêtements, dans la disposition de leur coiffure, etc.

« A 250 verstes au-dessous du village de Poul, sont répandues les habitations des Ghiliakes, autre branche de la grande famille toungouse; ceux-ci, bien qu'ils aient aussi certains points de ressem-

blance avec les autres Toungouses leurs voisins, n'ont pas subi comme eux l'influence des Mandchoux dont ils sont plus éloignés, et portent encore l'empreinte de mœurs primitives qui les distinguent d'une manière assez tranchée des peuplades environnantes appartenant à la même race. Les Ghiliakes passent une grande partie de leur existence sur l'eau; leur principale occupation est la pêche, et le fleuve Amoûr est si prodigieusement riche en poissons de toute espèce, qu'ils ne peuvent rien désirer de plus à cet égard. Outre que leur existence se trouve pleinement assurée, ils peuvent encore échanger leur superflu contre un peu de riz, des cotonnades et des ornements sans valeur que leur fournissent les Mandchoux. Ces indigènes chassent aussi la zibeline, l'ours, le renard et la loutre, surtout les deux derniers, et ils en échangent également les fourrures contre des produits étrangers. Les Ghiliakes ont leur type particulier; les hommes portent les cheveux séparés sur le milieu du front et rattachés dernière la nuque en une seule tresse; ils ont la barbe longue et fournie, ce qui les distingue essentiellement des autres *inorodsis*, les femmes rejettent leurs cheveux en arrière et les divisent en deux nattes pendantes sur les épaules. Si les conditions climatériques influent directement sur les mœurs d'un peuple, on pourrait admettre que la nature rude et sauvage de la contrée qui avoisine les bouches de l'Amoûr a mis obstacle au développement intellectuel de ces indigènes; car, malgré

leur contact fréquent avec les Mandchoux ainsi qu'avec d'autres peuplades toungousses plus policées, ils ont conservé toute leur ignorance première et leurs mœurs grossières. Voués au *chamanisme* dans toute l'extension que comporte ce mot, les Ghiliakes ont des croyances et des superstitions qui se sont perpétuées parmi eux de génération en génération; le feu, entre autres choses, y joue un très-grand rôle, ainsi le maître d'une habitation ne permettra sous aucun prétexte qu'on sorte du feu de sa demeure, fût-ce même dans une pipe, et, par contre, il s'interdira sévèrement d'introduire dans l'intérieur de sa maison du feu allumé dehors; dans la pensée de ces êtres sauvages, celui qui enfreindrait cette règle, exposerait inévitablement sa famille à ne pouvoir retirer nul profit ni de la chasse ni de la pêche, ou à voir mourir quelqu'un des siens dans un temps rapproché; aussi l'usage du feu est-il parmi eux l'objet de précautions minutieusement observées. L'ours est un des principaux accessoires du chamanisme chez les Ghiliakes qui lui vouent un respect tout particulier; on voit chez eux un grand nombre de ces animaux renfermés dans des cages, et auxquels les soins les plus attentifs sont prodigués. Le loup est considéré au contraire comme la personnification du mauvais esprit, on redoute sa rencontre, on l'évite même et on ne le tire pas parce que sa peau n'a aucune valeur. Une coutume qui caractérise d'une manière frappante cette peuplade sauvage, est l'accomplissement des vengeances de famille, qui sub-

siste dans ses mœurs depuis un temps immémorial; le meurtre est fréquent chez les Ghiliakes; il est la plupart du temps motivé par quelque cause futile, une allusion offensante ou un sentiment de jalousie, qui entraîne des conséquences funestes; puis le sang se paye par le sang! Il y a eu des exemples d'un village tout entier poursuivant une vengeance, pour offense commise à l'égard d'un des siens. Un fait non moins remarquable est la sévérité avec laquelle la dépravation est punie chez ces indigènes; ils sont d'un naturel excessivement jaloux, surveillent leurs femmes avec la plus grande rigueur, et celle qui est convaincue d'adultère encourt la peine de mort.

« 23 juin. — Nous avons continué de naviguer à proximité de la rive droite; j'ai reconnu les mêmes roches que celles que j'avais rencontrées la veille, et en outre un calcaire compacte de couleur cendrée, contenant beaucoup de quartz. Nous avons vu dans la journée sept villages ghiliakes; dans le dernier, celui de Tyr, les habitants ayant dit, entre autres choses, à mon interprète, qu'à une verste de là se trouvaient certains monuments en pierre, je résolus de les visiter pour en prendre le dessin.

« 24 juin. — Une forte pluie m'a empêché de me mettre en route dès le matin; vers huit heures le temps s'étant éclairci, j'ai pris une barque montée par quatre Ghiliakes de la localité et je me suis dirigé vers le lieu indiqué par les indigènes. A une verste au plus du village de Tyr, est un énorme rocher qui s'élève perpendiculairement au-dessus des

eaux du fleuve, et, à mon grand étonnement, j'aperçus en effet à son sommet plusieurs monuments anciens dignes d'intérêt. Le premier a deux archines de hauteur, il est à deux pas du bord de la plate-forme qui domine le fleuve, la base en est de granit et la partie supérieure de marbre d'un grain très-serré; sa forme dans son ensemble est celle d'un prisme quadrilatéral irrégulier arrondi par le haut; les deux faces les plus larges portent chacune quatre mots creusés dans le marbre, et au-dessous desquels des inscriptions en petits caractères sont disposées en lignes verticales; sur les côtés sont gravés d'autres caractères également rangés sur deux colonnes. Le second monument se trouve à quatre pas du premier et à un pas du bord de la plate-forme; on voit qu'il a dû se composer de trois parties, d'un piédestal de forme octogone et de deux colonnes superposées; le temps ou la main de l'homme en a renversé la partie supérieure qui a été précipitée dans le fleuve. Il existe à cet égard parmi les habitants de la contrée, une tradition suivant laquelle les Russes, lors de leur première apparition, auraient détruit ces monuments qui auraient été relevés plus tard par les Mandchoux. La matière employée ici est le porphyre; la colonne n'est revêtue d'aucune inscription. A une distance de cinq pas existe un troisième monument, assez semblable au premier comme forme et comme dimensions; il a été taillé dans un granit gris d'un grain très-fin et porte aussi une inscription sur celle de ses faces qui est tournée vers

le cours de l'Amoûr. Plus loin, environ à 150 sagènes, sur un étroit promontoire qui s'avance au-dessus du fleuve, on voit encore une autre colonne octogone qui présente une certaine similitude avec le second des monuments précités ; elle est formée de trois parties dont la plus élevée figure en quelque sorte une urne ; on n'y remarque aucuns caractères. La vue de ces restes des temps anciens produit sur le voyageur une profonde impression ; on se demande par quelle succession d'événements ils se trouvent dans ces lieux sauvages, au milieu d'une population misérable et encore en enfance telle que celle des Ghiliakes. En considérant attentivement le fini du travail, le soin qui a présidé à l'érection de ces monuments, on reconnaît, il faut le dire, qu'ils sont dus à une main artiste ; les inscriptions creusées dans le granit, en caractères d'un type assez petit, sont surtout remarquables par une perfection à laquelle les meilleurs ouvriers de nos jours atteindraient difficilement. Les matériaux employés ont été pris sur les lieux mêmes ; la colonne de porphyre a été taillée d'un fragment enlevé au rocher qui lui sert de base, le granit et le marbre se rencontrent dans les environs.

« La contemplation de ces monuments conduit involontairement à des réflexions sur le sort de la Mandchourie et sur les bouleversements qui se sont produits dans l'existence politique de cet État. Là, on a vu la féodalité régner durant plusieurs siècles, là des maisons souveraines ont surgi et sont tombées,

là ont existé des villes et des châteaux dont les dimensions colossales confondent la pensée humaine ; et les changements des dynasties chinoises et mongole n'ont eu, sur ce pays et sur ces choses, qu'une influence également destructive. La dynastie mandchoue elle-même après s'être affermie, après avoir soumis la Chine et tout son empire, a mis définitivement le sceau à l'anéantissement du vaste pays qui lui avait donné le jour ; ses peuples sont transportés sur le sol chinois récemment conquis, et la Mandchourie, telle que l'avait faite le travail de plusieurs siècles, est enfin tombée sans retour. Cette vaste contrée porte partout des traces qui témoignent des événements dont elle a été le théâtre. L'ambassadeur russe, Eberhardt (Isbrand Ydes, Hollandais d'origine), envoyé à Péking en 1692 par les Tsars Iwan et Pierre Alexéwitch, a consigné dans ses notes de voyage qu'en se rendant de Nertchinsk dans la Mandchourie, il a vu trois villes immenses abandonnées, ayant des murailles de pierre et des tours avec des statues et des ornements devant lesquels il est resté, dit-il, frappé d'admiration. Il ajoute que nommément la perfection des sculptures lui a paru telle qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de voir quelque chose de mieux dans les monuments européens. Le Père Hyacinthe, dans sa description de la Mandchourie, mentionne également, entre autres faits, l'existence d'une ville (Vouhotékhoutchen) située au confluent de l'Amoûr et du Soungari-Oula, et qui aurait été, dans son temps,

le centre et le rendez-vous des populations des cinq provinces environnantes.

« Du point élevé où se trouvent les monuments qui ont été décrits précédemment, l'aspect de la nature, aussi loin que la vue peut s'étendre, est véritablement indescriptible ; au sud s'étend comme une vaste mer la masse vert-sombre des forêts d'où surgissent çà et là les cimes arides des montagnes ; au nord, à proximité du large lit que couvrent les eaux de l'Amoûr, se déroule aux yeux de l'observateur une immense vallée au centre de laquelle coule l'Amgoun qui porte au fleuve le tribut de ses eaux ; l'embouchure de cet affluent est divisée par un delta formé de plusieurs îles couvertes de bois ; à l'orient et à l'occident, des deux côtés de la vallée de l'Amgoun, on revoit encore ces impénétrables forêts de conifères, entrecoupées seulement de *tundras*, qui servent en quelque sorte de cadre à l'espace arrosé par les deux rivières. En quittant ce lieu pour regagner le rivage, j'ai reconnu, dans les roches environnantes, la présence de kaolin et de feldspath en état de décomposition.

« Au-dessous de l'embouchure de l'Amgoun, les îles continuent de se montrer sur les cours de l'Amoûr dont les eaux s'écoulent paisiblement. Après avoir encore dépassé plusieurs villages ghiliakes, nous avons abordé près de celui de Talvé pour y passer la nuit.

Les premiers cosaques conquérants, dans le choix qu'ils firent des points importants de la contrée ar-

rosée par l'Amoûr, n'avaient pas manqué d'arrêter leur attention sur l'Amgoun qu'ils nommaient *Khamoun* (les indigènes lui donnent l'appellation de *Khynghoun*); ils avaient établi deux postes sur le cours de cette rivière. On lit dans les rapports du temps que les Toungouses de l'Amgoun payaient aux cosaques le tribut des fourrures en peaux de zibelines d'une qualité supérieure; et les indigènes affirment encore aujourd'hui que le haut de la vallée abonde en espèces dont les peaux sont beaucoup plus estimées que celles des bords de l'Amoûr. Cette vallée est habitée par six tribus toungousses dont les deux plus considérables sont celles des Nichdales et des Samagares. Les derniers donnent à l'Amgoun le nom de *Khanghou* et, d'après les cartes chinoises que possède la *Section Sibérienne de la Société géographique*, la même rivière est connue des Chinois sous la dénomination de *Khinkonn.*

« La vallée qu'arrose l'Amgoun est très-étendue et découverte, principalement aux approches de l'embouchure de la rivière; elle se prolonge vers le nord jusqu'aux montagnes de la chaîne principale Khing-Ghan, en se resserrant à mesure qu'elle s'en rapproche. Les eaux de l'Amgoun, surtout près du confluent, sont tout aussi poissonneuses que celles de l'Amoûr; les bords en sont dans des conditions favorables à la colonisation et à l'agriculture. Quant à ce qui est des bois, on sait déjà que les forêts impraticables qui commencent à se montrer sur le cours du fleuve, bien au-dessus de l'embouchure de l'Am-

goun, continuent sans interruption jusqu'au littoral de la Manche de Tartarie. M. Hertsfeld d'après les données qu'il a été à même de rassembler sur la végétation de ces parages, pose en fait que depuis le confluent du Soungari jusqu'à la hauteur de l'Amgoun, la contrée porte le cachet de la flore de la Mandchourie. On y rencontre encore quelques espèces du nord de la Chine et des îles septentrionales du Japon; l'orme et l'érable sont très-abondants; on voit également quelques arbustes propres à cette région; enfin le chêne, le coudrier et le peuplier s'y montrent aussi, mais le tilleul et le bouleau noir ont complétement disparu.

« En présence de l'impossibilité d'explorer les bouches de l'Amgoun avec l'embarcation pesante qui nous portait, j'ai dû me contenter de prendre terre sur la rive gauche, près du village de Tilva (Tchelm). On trouve en cet endroit du schiste argileux avec de l'amphibolite compacte d'un teint d'un gris sombre.

« 25 juin. — Le vent contraire ne nous a pas permis de reprendre notre navigation avant midi. J'ai fait atterrir sur plusieurs points des deux rives afin d'examiner les roches qui les composent; j'ai pu constater que sur cette partie du fleuve c'est le porphyre qui domine, et qu'il renferme dans sa masse de menus fragments de feldspath en décomposition ainsi que de l'amphibole cornéenne avec un mélange de petites feuilles de mica. Nous avons encore vu six villages ghiliakes dont le dernier, composé d'une trentaine de maisons, s'étendait au loin

sur la rive. Les montagnes n'ont pas changé d'aspect; les roches qui sont à découvert n'offrent partout que des porphyres.

« 26 juin. — Dès le matin, le vent a recommencé à souffler du nord-est et les nuages se sont amoncelés; nous avons franchi à peu près 8 verstes avec beaucoup de peine; le vent avait pris une force telle qu'il repoussait notre embarcation contre le courant malgré tous les efforts des rameurs. En cet instant, trois barques ghiliakes sont venues à notre aide et ont tenté de nous remorquer; mais la tourmente ayant doublé d'intensité, elles ont dû renoncer à nous tirer d'embarras, non sans avoir elles-mêmes couru quelque danger. Chassée de nouveau en amont, notre barque a failli être brisée contre un rocher; nous avons cependant réussi à éviter le péril et à pénétrer dans la première anse qui s'est trouvée à notre portée; nous y avons passé la nuit. Les rochers, en cet endroit du rivage, sont d'un porphyre renfermant des grains de feldspath d'une teinte rougeâtre.

« 27 juin. — Nous avons été transpercés par la pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber toute la nuit. Ce n'est que vers onze heures du matin que le vent a molli et nous a permis de démarrer. Les énormes masses de porphyre de la rive droite ont bientôt fait place à des roches d'un schiste argileux volcanique, de couleur rouge, ayant l'éclat métallique. On ne voit plus de vallées sur les bords du fleuve, et partout on n'aperçoit que des bois de sapins et de

mélèzes. A neuf heures du soir nous avons atteint le poste Nicolaïevsk, situé sur la rive gauche de l'Amour, à 300 verstes environ du lac Kisi et du poste Mariinsk.

« 28-30 juin. — Je me suis trouvé retenu au poste Nicolaïevsk par la pluie diluvienne qui n'a pas cessé durant ces trois jours, et qui m'a rappelé les pluies périodiques du gouvernement d'Irkoustk. Le poste est bâti sur une éminence, au fond d'une crique dont les bords sont évidemment de formation d'alluvion ; les pentes sont couvertes de bois de bouleau derrière lesquels s'étend une épaisse forêt de sapins.

« 1er juillet. — A trois heures j'ai quitté le poste Nicolaïevsk dans l'intention de gagner le lieu connu sous le nom d'***Hivernage de Pètrovsk***, qui est encore éloigné de 140 verstes et se trouve dans le voisinage de la mer d'Okhotsk. Bien que les eaux du fleuve fussent très-agitées, nous avons pu aborder alternativement sur l'une et sur l'autre rive ; les rochers en sont pour la plupart formés d'une lave d'un brun rouge, renfermant de petites cavités ou cellules complétement vides et dont les parois sont blanches ; on rencontre aussi, par places, du grès mélangé d'amphibolite et du schiste argileux gris cendré d'un grain très-fin. J'ai trouvé au cap Pausa (que les Russes désignent sous le nom de Polossatik) un calcaire rouge contenant des coquilles pétrifiées. Ce rocher s'avance à une verste et demie dans le liman. »

« 2 juillet. — J'ai donné l'ordre de suivre le bord du liman, afin de pouvoir examiner la formation des roches du rivage. Les Ghiliakes dirigent parfaitement la barque malgré le vent et les vagues qui la soulèvent comme pour l'engloutir, et ils causent entre eux sans prêter la moindre attention aux dangers qui les environnent. Les rochers sont partout de porphyre et de lave; nous avons atterri pour quelques instants sur une île (Khandighir) entièrement formée d'une roche de schiste argileux durci, renfermant, en grande quantité, une néocristallisation de pyrite sulfureuse; les sables du rivage contiennent des agates de nuances diverses. Nous avons passé la nuit sur une île de sable, complétement nue et déserte; il y a toutefois dans le liman beaucoup de ces îlots, peuplés de Ghiliakes qui passent leur existence à pêcher, et transportent au loin le produit de leur unique industrie pour l'échanger contre des objets de première nécessité. J'ai eu l'occasion de voir un indigène, originaire du pays d'Oudsk, établi depuis longtemps dans le liman et qui est apparenté avec les Ghiliakes; cet homme, qui connaît parfaitement la contrée et parle les idiomes des diverses peuplades qui l'habitent, m'a donné de curieux détails sur les relations des Ghiliakes et des Mandchoux. Ceux-ci, d'après lui, se rendent tous les ans, dans de grandes barques, au village mangoute de Mylk qui se trouve sur les bords de l'Amoûr, à 200 verstes en amont du lac Kisi. A l'extrémité de ce village est un arbre immense sous lequel les fonctionnaires mand-

choux font dresser une tente ; là ils étalent les présents qu'ils disent être envoyés par l'empereur de la Chine, aux riverains de l'Amoûr qui viendront apporter le tribut des fourrures. Ces présents sont tous les mêmes : chaque lot se compose d'un peigne, d'une dizaine de boutons de cuivre, d'un même nombre d'aiguilles et d'un petit écheveau de soie ; le tout se donne en échange d'une peau de zibeline. Les indigènes, dans leur simplicité, estiment qu'un présent de cette nature dépasse de beaucoup, comme valeur, le prix de la fourrure qu'on leur demande et qu'ils livrent volontiers, tout en ayant quelque doute sur la participation de l'empereur dans ce commerce d'échange. Le Ghiliake auquel est emprunté ce récit ajoutait, comme conclusion, que le gouvernement chinois n'a qu'une connaissance très-imparfaite du nombre des indigènes riverains du fleuve Amoûr et des localités qu'ils habitent.

« 3 juillet. — J'ai dû renoncer à pousser plus loin l'exploration du rivage du liman, à cause des banc de sable qui, dans toutes les directions, s'avancent au loin dans les eaux de la Manche de Tartarie ; nous nous sommes orientés de manière à gagner l'*Hivernage de Pétrovsk* que nous avons atteint le 4 juillet à midi. Après un séjour de vingt-quatre heures en ce lieu, je me suis embarqué pour Ajan à bord du schooner *Orient*. »

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

La France illustrée. *Géographie, Histoire, Administration et Statistique.* 2 volumes grand in-8° de 52 feuilles chacun, ornés de 310 gravures sur bois avec un atlas (formant un 3e volume) de 105 cartes dressées par *A. H. Dufour* et lithographiées par *Erhard-Schiéble.* Paris, 1852-1855.

Progrès des sciences géographiques en 1851. — Résultats obtenus par les plus récents voyageurs à cette époque; br. in-8°, Paris, 1853.

Notice géographique et historique sur la Nouvelle-Calédonie, lue à la séance générale de la Société de géographie du 30 avril 1854; br. in-8°, Paris, 1854.

Coup d'oeil d'ensemble sur les différentes expéditions arctiques, entreprises a la recherche de S. John Franklin et sur les découvertes géographiques auxquelles elles ont donné lieu; broch. in-8° avec une carte, Paris, 1855.

Les cartes géographiques a l'exposition universelle de 1855; une br. de 5 feuilles in-8°, Paris, 1855.

Notice sur les découvertes récentes des missionnaires anglais dans l'Afrique équatoriale et sur l'existence de plusieurs grands lacs dans l'intérieur de ce continent; une broch. in-8° avec une carte, Paris, 1856.

Résumé historique de la grande exploration de l'Afrique centrale faite de 1850 a 1855, par J. Richardson, H. Barth, A. Overweg. avec une carte itinéraire; 1 broch. in-8° de 7 feuilles, Paris, 1856,

Résumé historique des explorations faites dans l'Afrique centrale de 1849 a 1856, par le rév. docteur David Livingstone, avec une carte itinéraire; 1 broch. in-8° de 6 feuilles, Paris, 1857.

Sur les différents projets de communication interocéanique, par le Grand-Isthme de l'Amérique centrale; Introduction de 52 pages, *avec une carte,* du Projet d'un canal maritime sans écluses, entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique à l'aide des rivières Atrato et Truando; par M. Kelley de New-York; broch. in-8° de 5 feuilles; Paris, 1857.

Esquisse historique sur les grandes cartes topographiques de la France, suivie d'un tableau comparatif des cartes topographiques publiées en Europe, par les soins et sous les auspices des gouvernements. 1 broch. in-8° de 20 pages; Paris, 1858.

Itinéraire historique et archéologique de Philippeville a Constantine accompagné d'une carte itinéraire présentant le tracé de l'ancienne voie romaine, de la route actuelle et du chemin de fer projeté. 1 broch. in-8° de 4 feuilles, *avec une carte;* Paris, 1858.

Résumé historique de l'exploration faite dans l'Afrique centrale de 1853 a 1856 par le docteur Édouard Vogel, avec une carte itinéraire. 1 broch. in-8° de 4 feuilles; Paris, 1858.

Résumé historique de l'exploration a la recherche des grands lacs de l'Afrique orientale, faite de 1857-1858, par R. F. Burton et J. H. Speke, avec une grande carte. 1 broch. in-8° de 4 feuilles. Paris, 1859.

La destinée de Sir John Franklin dévoilée. 1 broch. in-8° de 2 feuilles, *avec une carte.* Paris, 1860.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

SIXIÈME SÉRIE, RÉDIGÉE

PAR M. V. A. MALTE-BRUN,

MEMBRE DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE RUSSIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE BERLIN,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES,
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ I. R. GÉOGRAPHIQUE DE VIENNE, ETC.

avec la collaboration

DE PLUSIEURS SAVANTS ET DE MEMBRES DE L'INSTITUT.

Il paraît régulièrement le premier de chaque mois un cahier de 8 à 9 feuilles; les 12 cahiers réunis forment 4 beaux volumes in-8° ornés de cartes, vues et plans.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier:

1° Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux, accompagnés de cartes ou de plans toutes les fois que le sujet l'exige;

2° L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

3° Un choix nombreux et varié de nouvelles géographiques présentant l'ensemble du mouvement géographique du mois, et d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

4° Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

5° Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographiques du mois.

Pour Paris.	30 fr.
Pour les départements	36 fr.
Pour l'étranger.	42 fr.

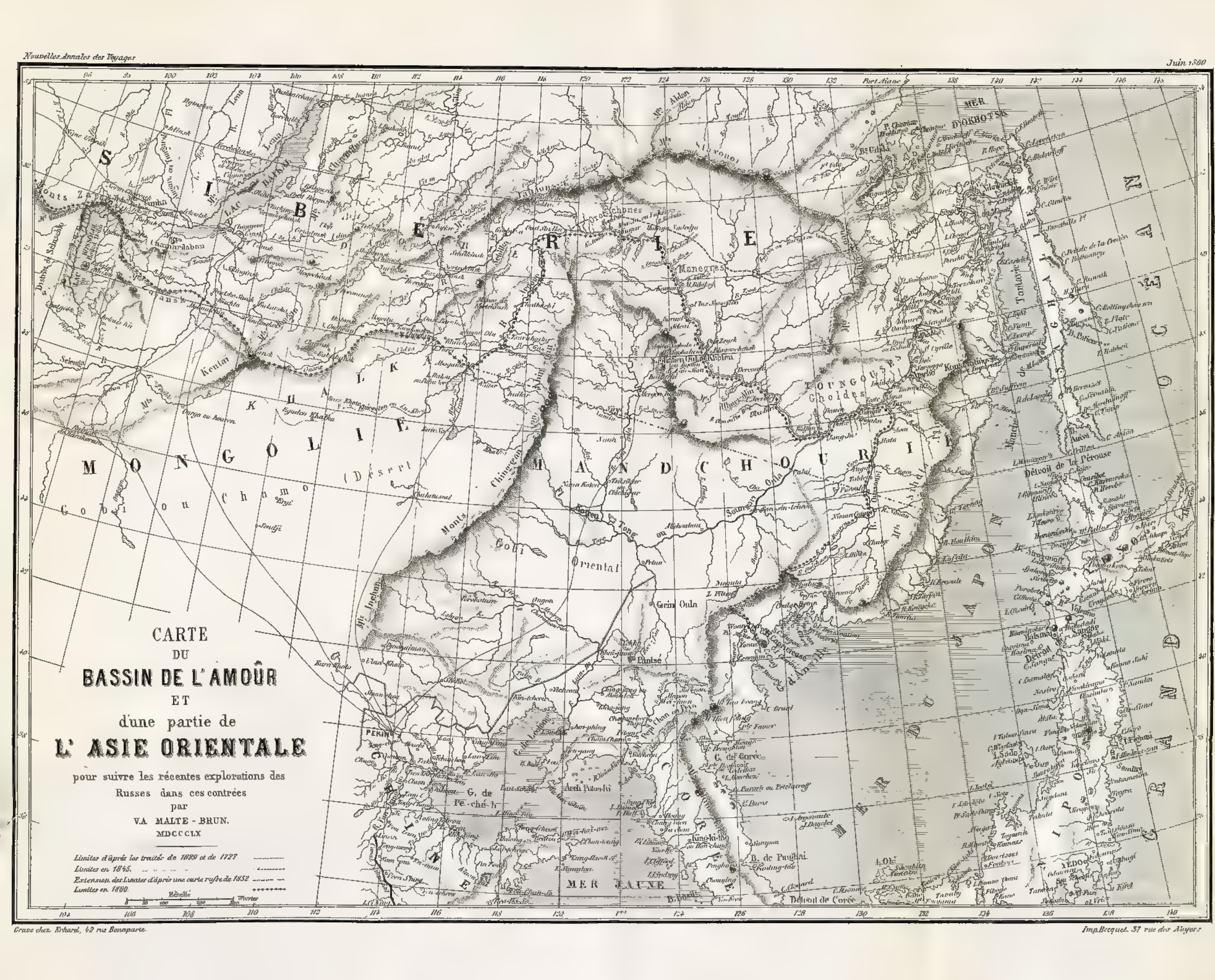
Nota. On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun,* elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8° et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et C^e, 26, rue Racine.



Gravé chez Erhard, 42 rue Bonaparte. Imp. Becquet, 37 rue des Noyers

